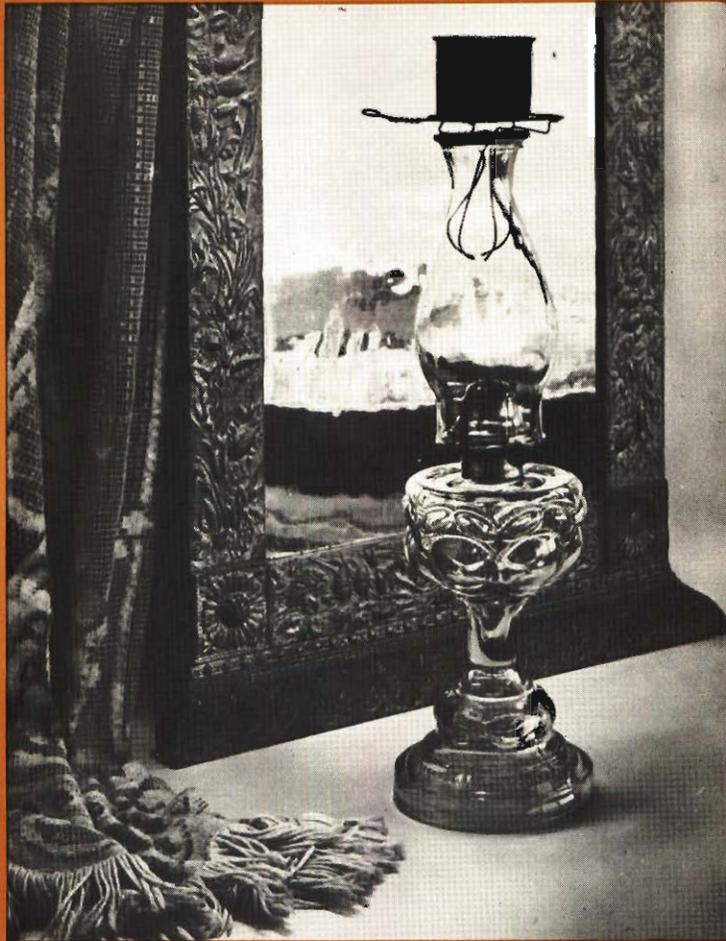


LE MUSÉE

FRANÇOIS-PILOTE

La Pocatière, Québec

par PAUL - ANDRÉ LECLERC



**le Musée
François-Pilote**

En couverture:

Lumière et chaleur, par Nelson Vignault

Dos de la couverture:

Théière et tablier, par Nelson Vignault

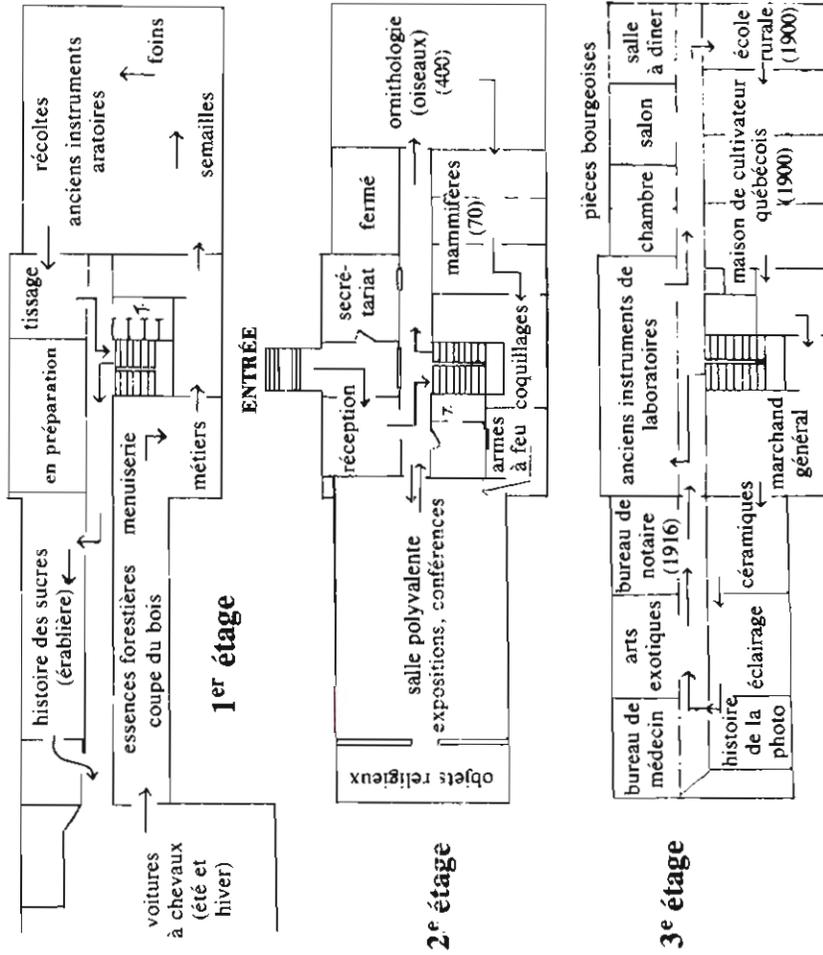
*Un musée ne peut plus séquestrer ses
collections telles les femmes d'un sérail*
Nathan Stelow

© Musée François-Pilote, La Pocatière, 1979.
Dépôt légal — Bibliothèque Nationale du Québec
Bibliothèque Nationale du Canada
Deuxième trimestre 1979.

le Musée
François-Pilote

Paul-André Leclerc

Musée François-Pilote
La Pocatière



1. Plan du Musée

Le Musée François-Pilote est un musée d'ethnologie, c'est-à-dire qu'il se propose de présenter un groupe en illustrant ses coutumes, ses mœurs et ses activités. Nous avons voulu faire revivre sous les yeux des visiteurs une époque de notre histoire régionale, celle du début du siècle. Les salles reconstituent le microcosme, le petit monde rural, refermé sur lui-même, qui devait survivre par ses propres moyens, surtout pendant la saison hivernale. À la campagne, une paroisse importante comptait des cultivateurs, des journaliers, des artisans, des institutrices et quelques bourgeois comme un médecin, un notaire, des marchands et toujours un curé.

L'établissement d'un musée agricole s'imposait à La Pocatière, le berceau de l'enseignement agricole au Canada. C'est ici que fut fondée, en mille huit cent cinquante-neuf, la première école d'agriculture permanente au Canada. Pour La Pocatière, c'était donc un devoir d'illustrer, dans un musée, la petite histoire de nos paroisses rurales. Dans un tel projet, il faut canaliser toutes les bonnes volontés, les ressources de nos institutions, de nos familles anciennes et de nos collectionneurs. Nous avons ajouté les sciences naturelles: oiseaux et mammifères. Le Musée François-Pilote a réalisé tout cela, il y a cinq ans, avec des moyens pécuniaires minimes et beaucoup de bénévolat... Ce n'est pas un endroit où l'on contemple de vieilles choses; plutôt, on y revit l'histoire rurale tout en s'instruisant. Bienvenue à nos visiteurs.

Paul-André Leclerc



2. Hall d'entrée
Abbé François Pilote
(1811-1886)



3. Musée François-Pilote
fondé en 1974

Premier étage

BIENVENUE AU MUSÉE FRANÇOIS-PILOTE

Le premier étage du musée est réservé à la partie agricole et notre visite commence par l'histoire des sucres. Avant l'arrivée des Français au Canada, les Indiens connaissaient déjà l'eau d'érable. Grâce à une entaille rudimentaire, ils recueillaient un peu d'eau sucrée qu'ils faisaient bouillir; ils en tiraient un liquide épais et noirâtre, fortement sucré: c'était déjà du sirop d'érable.

Nos ancêtres ont imité les Indiens, car ils ne connaissaient pas l'érable à sucre avant de venir au Canada. Nous allons voir ensemble l'évolution de l'exploitation du sucre d'érable. La peinture murale représente une érablière au printemps; en nous approchant, nous voyons différentes façons d'entailler les érables. Au tout début, on faisait une entaille à la hache, puis on fixait un petit morceau de bois ou de tôle, appelé *goutterelle*, *goudrille* ou *coin*, selon les régions. L'eau sucrée était recueillie dans une petite boîte en écorce de bouleau, appelée *cassot d'écorce*; on le mettait sur une planchette et on le maintenait en place en introduisant un petit caillou à l'intérieur. Assez tôt, nos ancêtres fabriquèrent à la main des seaux de bois, les *baquets*, qui remplacèrent les cassots d'écorce. Dès le dix-

neuvième siècle, on utilisa une mèche rustique, appelée *gouge* à cause de sa forme arrondie, pour creuser un trou dans l'érable. Puis, on fabriqua à la main, des *chalumeaux de bois* : un petit bout de branche, avec un trou dans le centre, pour laisser couler l'eau d'érable. À la fin du dix-neuvième siècle, on utilise une *mèche* pour entailler les érables, un *chalumeau* de métal et une *chaudière* de fer blanc. Les chaudières étaient de grandeurs différentes, ce qui permettait de les entreposer en les plaçant les unes dans les autres; c'est pourquoi, on les appelait *chaudières à paquets* ou « les dix ». Au vingtième siècle, on utilise des *chaudières en aluminium*, de forme ovale, ce qui leur permet de résister à la gelée, sans se briser. Les *vilebrequins* rustiques avaient une poignée en forme de fourche, afin d'appuyer le genou quand on entaillait les érables. Un *quartier de bois* nous fait voir des entailles vieilles de plus de cinquante ans. L'eau sucrée était recueillie à l'aide de *seaux* de bois ou de *chaudières* en métal; on la transportait à la cabane dans un tonneau placé sur une traîne, tirée au début par un homme, puis par un boeuf ou un cheval. Il restait alors à faire bouillir l'eau d'érable pour obtenir le sirop, la tire et le sucre.

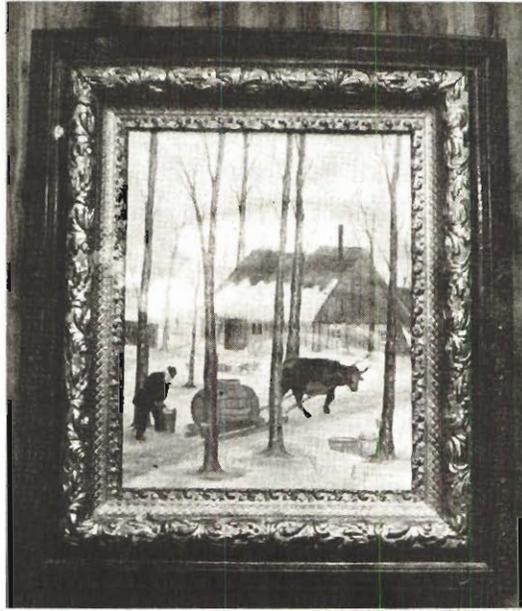
Avant 1859, on faisait bouillir l'eau dans un *chaudron de fer* suspendu par une branche à des troncs d'arbres: c'était la *potence*. Cette installation rustique, placée dans la forêt, souvent sans abri, était peu économique, vu la

perte de chaleur. On la remplaça par une cabane dans laquelle se trouve un foyer de vieilles briques ou de pierres, supportant un grand récipient, la *casserole plate*; encore là, c'était peu pratique, car il fallait soulever un bout de la casserole pour terminer la cuisson et rendre le sirop d'érable à point, c'est-à-dire 216 à 218 degrés F. ou 102 à 103 degrés Celsius.



4. « Les sucres » par Edmond-J. Massicotte

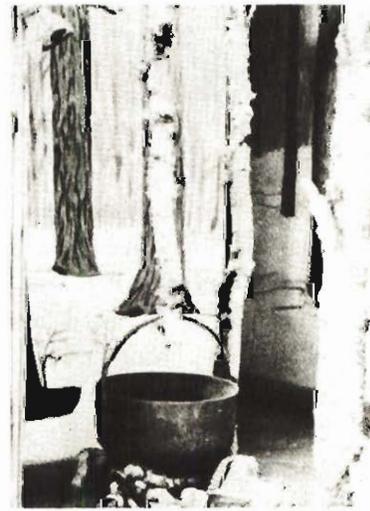
La deuxième cabane à sucre nous présente une installation datant de 1913 et qui a servi pendant près de cinquante ans. Le foyer supporte quatre *casserolles*. L'eau d'érable arrive dans un grand *réservoir*, puis coule par des petits *robinets* dans les *casserolles* placées au-dessus du feu; la plus grande, appelée « bouilleuse » comporte des pattes à travers lesquelles circulent les flammes: l'eau y bout très rapidement. L'eau sucrée s'évapore et on la transvide, à l'aide d'*épuisettes*, vers la première *casserole* où l'on fabrique



5. « Les sucres »
par Mme Cécile
Grondin-Gamache



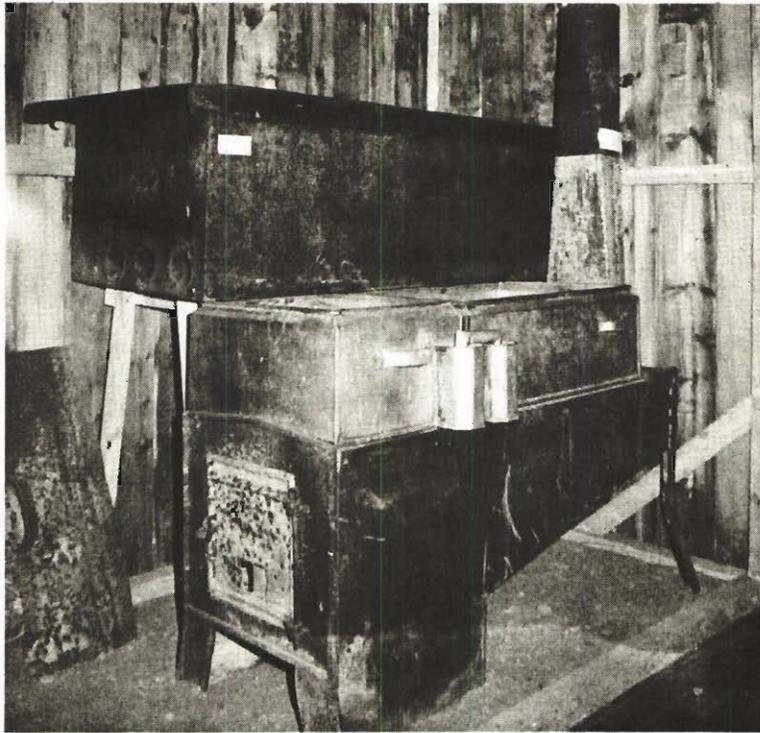
6. Les « cabanes »
(vers 1900)



7. Le chaudron
(vers 1850)

le sirop d'érable; si l'on fait bouillir le sirop davantage, on obtient la tire d'érable que l'on déguste après l'avoir étalée sur la neige. À 240 degrés F. ou 116 degrés Celsius, la tire se change en sucre. Parmi les accessoires indispensables, on remarque des épuisettes pour transvider l'eau bouillante, un fanal, des raquettes pour faire la « tournée » des érables, une chaudière, de vieux fers à souder pour les réparations urgentes, une pelle rustique pour retirer les cendres, des moules à sucre et une boîte d'allumettes. À la « cabane à sucre », on conservait les allumettes dans une boîte de bois ou de métal, car il fallait les protéger contre les écureuils: ceux-ci auraient pu provoquer un incendie en rongant les allumettes. Sur la première casserole, nous remarquons une *broche* servant à retenir un morceau de « couenne de lard » (peau de porc), ceci empêche l'eau ou le sirop de déborder en se gonflant sous l'effet de la chaleur. À l'extérieur, nous voyons un *tonneau* et une *pompe* servant à faire monter l'eau d'érable dans le réservoir intérieur.

Une troisième cabane abrite une installation datant des années trente, appelée communément un « champion ». L'eau passe d'un récipient à l'autre au moyen de siphons: c'est un système qui marque une nette amélioration sur les précédents, car il n'y a plus besoin de manipuler l'eau d'érable. Les cabanes ont été construites avec le bois d'une vieille grange de plus de cent ans; d'ailleurs, nous pouvons reconnaître l'odeur du vieux bois, témoin du travail de nos ancêtres.



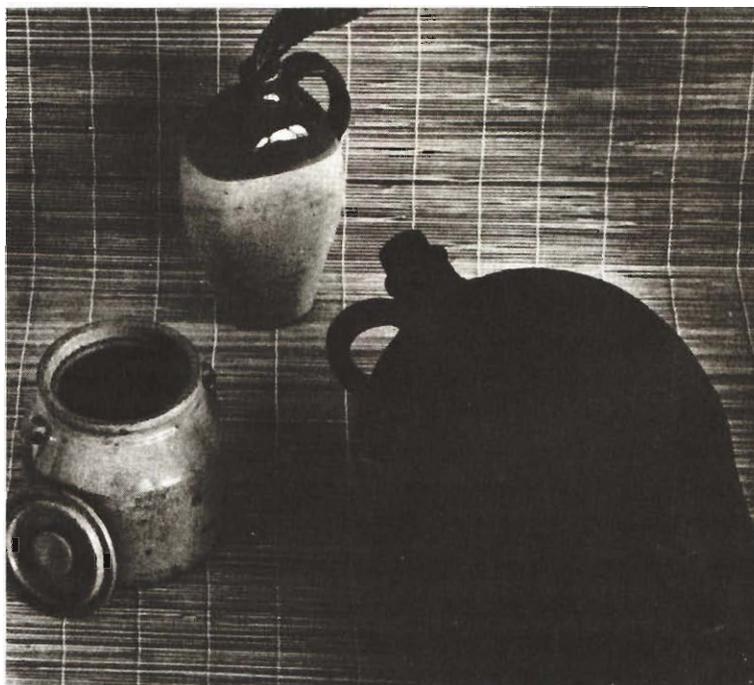
8. Le « Champion » des années trente

La collection de *moules à sucre* nous permet d'apprécier l'imagination de nos ancêtres: petite église, livre de messe, maisonnettes, cônes, coqs, cœurs etc. Enfin, signalons, que bien avant les hommes, les écureuils connaissaient le goût sucré de l'eau d'érable; tous les «sucriers» ont vu bien souvent, au printemps, des écureuils lécher des petites branches d'érables, cassées par le vent: l'homme, encore une fois, n'a eu qu'à imiter la nature!

Les régions de la Province de Québec où l'on récolte principalement les produits de l'érable sont la Beauce, Portneuf et l'Islet-Kamouraska.

LA « CRUCHOTHÈQUE »

Nous connaissons tous l'importance des *cruches* de grès utilisées si souvent autrefois. Elles servaient à conserver les liquides comme le sirop, le vinaigre, le vin etc. Les *jarres*, dont l'ouverture est plus grande, étaient pratiques pour les confitures et les herbes salées, de même que pour la cuisson des fèves au lard. Quant aux *tinettes*, généralement plutôt grandes, on y entreposait le lard salé ou le beurre. Enfin, les grosses *cruches de verre* résistaient aux liquides acidulés et corrosifs comme l'eau de Javel.



9. Cruche, jarre et tinette

LES SPORTS

Avant d'entrer dans la grande salle, jetons un rapide coup d'œil sur le *vélocipède*, l'ancêtre de la bicyclette. Cet appareil n'a pas été tellement en usage au Canada: il a servi tout au plus dans les fêtes populaires à certains casse-cou désireux d'attirer l'attention!

La vitrine illustre l'histoire du patinage; les patins de 1850 sont tout à fait rustiques: c'est une lame de fer enchassée dans une planche de bois fixée aux chaussures par des courroies. Vers 1900, l'industrie fabrique des patins ajustables à des bottines; parfois la chaussure est fixée solidement aux patins. La photographie d'une équipe de hockey en 1910 nous permet de voir les costumes de l'époque.



10. Équipe de hockey
(Pont-Rouge 1910)

Les skis de 1930 ont été faits entièrement à la main, avec du bois, du cuir et du fil de fer. Les autres paires de skis datent des années quarante et cinquante. Les bottines ont servi dans l'armée au cours de la dernière guerre. L'autre instrument est constitué par un ski surmonté d'un petit siège: on l'appelle «tobogan», «slide», «tape-cul», «jack» ou «caouette» selon les régions.



11. «Tobogans» ou «tape-cul»

LE TRANSPORT À LA CAMPAGNE

En pénétrant dans cette vaste salle, notre regard se porte en premier lieu sur une peinture murale (50 pieds par 12 pieds): c'est une vue rafraîchissante sur la campagne québécoise.

À notre droite, nous voyons une voiture d'usage courant appelée «*express*». Son nom lui vient du fait qu'on utilisait un tel véhicule pour transporter les colis expédiés par le chemin de fer. Les gens disaient: «l'*express* est arrivé», entendons les paquets, et le nom s'est bientôt appliqué à la voiture elle-même. Les cultivateurs ont construit des véhicules semblables qu'ils ont baptisés «*express*»: c'est l'ancêtre de nos petits camions appelés communément «*pick-up*». Sous une roue, se trouve un *sabot* (soulier ou patin) retenu par une chaîne; en l'introduisant sous la roue, il servait de frein dans les descentes. *Un petit instrument de bois* était employé pour soulever l'essieu des voitures, et enlever une roue, pour introduire de la graisse dans les moyeux: c'est l'ancêtre de nos crics. Autrefois, en automne, il n'était pas rare de voir le marchand de pommes faisant sa tournée; les fruits étaient contenus dans une grosse *tonne* en frêne, dans des «*quarts*» et des *manes*.

L'automobile est une voiture de marque *Chevrolet* 1938; le *tracteur* est un *Farmall* 1935, tel qu'il était à l'achat, avec ses grosses roues d'acier. À remarquer, l'allure générale du tracteur,

contrairement à l'automobile, a très peu changé depuis quarante ans: il y avait déjà la barre de traction et la prise de force à l'arrière, puis la poulie sur le côté. Le siège était soutenu par un tuyau reposant sur un ressort: depuis ce temps, on a vu au confort du conducteur et on a augmenté la puissance de traction. Le moteur à quatre cylindres fonctionne à la gazoline: vitesse maximum douze milles à l'heure.



12. Tracteur « Farmall » (1935)
Chevrolet (1938)



13. « Concord » et parasol
(vers 1900)



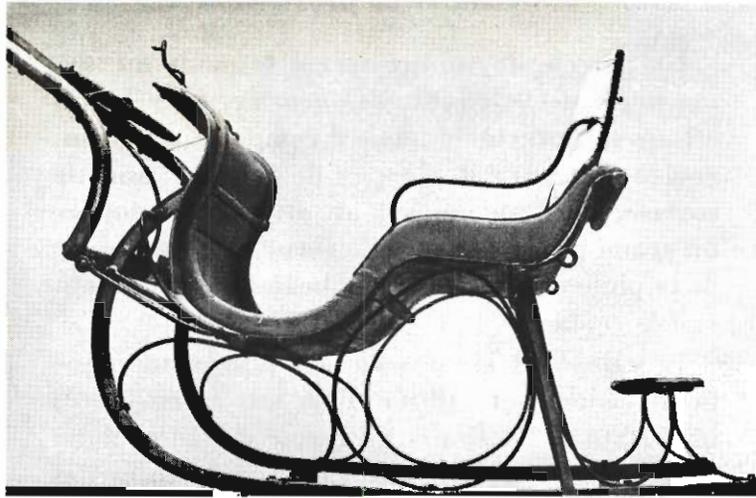
14. « Boghei » (vers 1900)

Les voitures de promenade

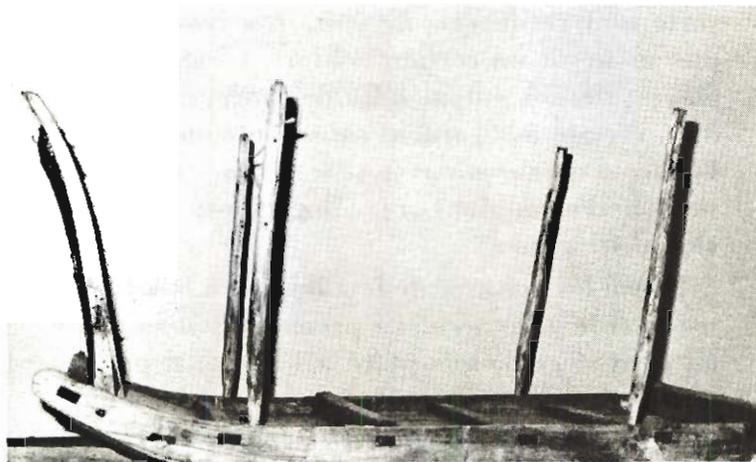
Un modèle de voiture très à la mode au dix-neuvième siècle, c'est le « *Concord* ». Ce véhicule est assez confortable, mais il comporte un inconvénient majeur : il n'a pas de toiture. Afin de corriger ce désavantage, on attache au dossier un grand parapluie en toile écrue, qui protégeait de la pluie ou du soleil ; par beau temps, on pouvait le replier.

Le « *Boghei* » est une voiture plus connue que la précédente et utilisée dans les circonstances importantes. Toujours de forme élégante, il est parfois luxueux ; habituellement, les jantes des roues sont entourées d'un petit pneu. C'est pourquoi, les gens disent un « *rubbertaille* », de l'anglais « *rubber tight* », c'est-à-dire pneu serré ; le mot « *tight* » est souvent employé par nos ouvriers qui le prononcent « *taille* », dans le sens de serré. Le pare-boue et le siège à ressorts sont recouverts de cuir. Les ressorts souples assurent un certain confort. C'est l'ancêtre élégant de nos automobiles de sport ; les ruraux d'un certain âge gardent sans doute en mémoire l'image d'un garçon avec sa « blonde » se promenant fièrement dans un « *Boghei* » tiré par un cheval fringant.

Parmi les voitures de famille, il y a le « *Jumpseat* » et le « *Surrey* ». La première doit son nom au petit siège mobile placé à l'avant ; il peut se renverser pour asseoir les passagers face à face, ou se replier en dessous du grand siège : de là vient son nom « *Jumpseat* ».



15. «Sleigh» de course



16. «Train à bâtons»

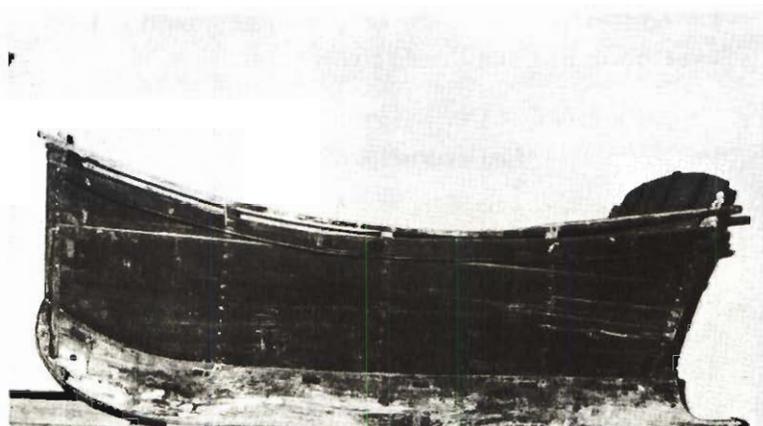
Le « Surrey » est une voiture vraiment familiale et d'allure un peu lourde. Il permet de transporter confortablement plusieurs passagers, grâce à ses deux grands sièges doublés en cuir. La couverture de toile se prolonge jusqu'à l'avant pour une meilleure protection.

Les voitures d'hiver

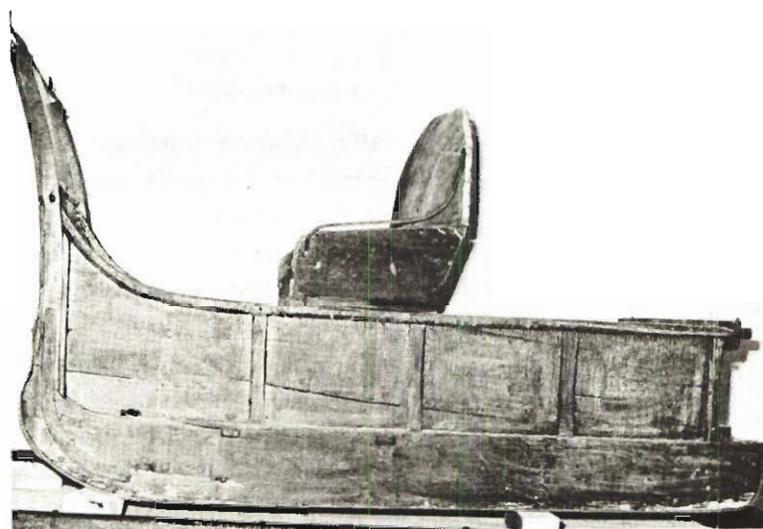
Les « sleighs à patins » sont des voitures confortables, élégantes et légères. La « sleigh » de course comporte une tablette à l'arrière : le conducteur pouvait se tenir debout afin d'éviter le renversement dans les dérapages. Cette voiture est un vrai bijou artisanal aux lignes harmonieuses ; elle a été fabriquée à la main : à remarquer les écrous et les boulons faits par un forgeron. On peut admirer une voiture semblable sur certains tableaux de Griegoff et, comme disent les enfants, le Père Noël s'en sert aussi !

Les « sleighs » familiales comportent deux sièges : un grand, à l'arrière, et un petit repliable, à l'avant. Les sièges sont recouverts de velours ou de peluche : c'est moins froid en hiver. La voiture de sport n'a qu'un siège, pour deux passagers. Avec des véhicules aussi élégants, nos pères utilisaient des harnais à boucles nickelées, avec une sellette bien décorée et une bride « à étoiles » : comme disaient les gens, c'était un « attelage des dimanches ». De plus, on attache aux « mémoires » un jeu de clochettes :

il servait, le soir, à annoncer la venue d'une voiture, afin d'organiser les rencontres sur les chemins à tracé unique.



17. « Berline-barque »
(1900)



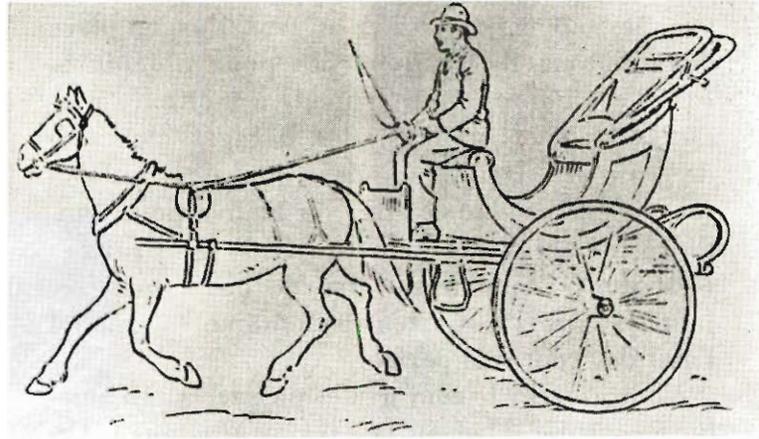
18. « Berline » traditionnelle
(1940)

La « traîne à bâtons » est l'ancêtre de la « berline », en usage à la campagne, jusqu'à mille neuf cent cinquante. À partir de la « traîne » rustique, nos ancêtres ont perfectionné un type de voiture simple, mais très pratique. Comme première transformation, on ajoute à l'avant un panneau vertical de trois pieds par deux pieds et demi : c'est le « cerceau » ou pare-neige. Il sert à protéger les passagers contre les morceaux de glace ou de neige durcie, que le cheval lance avec ses sabots quand il va au trot. Puis on place deux bâtons de chaque côté pour obtenir la « traîne à bâtons », un véhicule à multiples usages : transport du bois, des bagages, des sacs de grain etc. Dans les années quarante, on s'en servait encore dans le Bas du Fleuve pour conduire les enfants à la petite école de « rang » : c'est donc l'humble ancêtre de nos « monstres jaunes » qui transportent les étudiants... quand l'état des routes le permet.

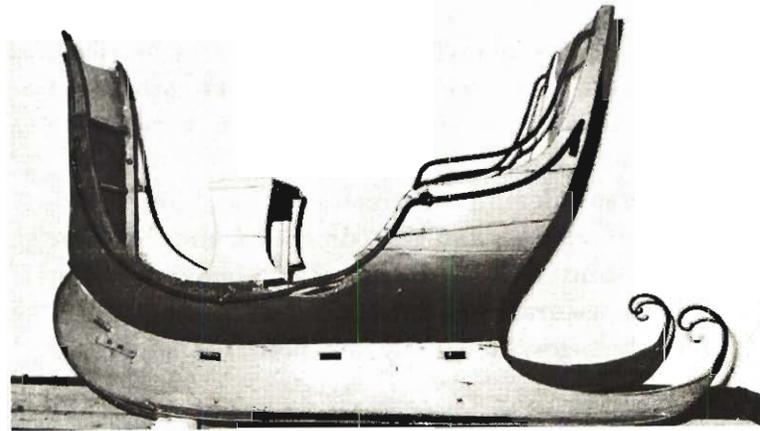
Pour assurer le confort des passagers, on améliore considérablement la « traîne à bâtons ». On ajoute, à l'arrière, un panneau semblable au pare-neige ; de grands panneaux remplacent les bâtons et une planche transversale sert de siège. L'avant est réservé aux bagages, en attendant qu'on ajoute un second siège. On a alors la « berline-barque ».

Comme dernière transformation, on baisse l'arrière et les panneaux de côté à une hauteur de dix-huit pouces. Deux sièges amovibles sont prévus assurant une grande versatilité : passagers, bagages, bois et même petits animaux. La

« berline » traditionnelle est une création québécoise que nos ancêtres ont imaginée pour répondre à leurs besoins. On rencontre certaines variantes selon les régions. Par exemple le « span » sur patins bas de Monsieur Guy de La Pocatière; la « berline-sleigh » de Monsieur Picard de Sainte-Louise et la voiture fermée, imitée des « auto-neige » popularisées par Bombardier.



19. Calèche à deux roues

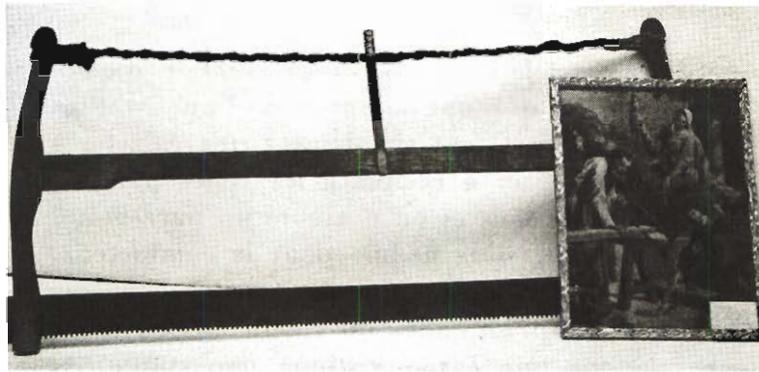


20. « Carriole » (19^e siècle)

La « carriole » est une autre création québécoise, ou plutôt une adaptation d'une voiture française. C'est tout simplement une calèche à deux roues: on a remplacé les roues par des « patins » de bois et on a ajouté un pare-neige, puis un petit siège mobile pour le conducteur. Ce véhicule est très populaire au dix-neuvième siècle et jusqu'au milieu du vingtième. À l'arrière, notons une caractéristique importante: la lame d'acier protégeant le « patin » de bois se termine par une volute; ce détail se retrouve normalement dans tous les modèles de « carrioles ».

L'avant de la « carriole » est plus étroit; c'est pourquoi, une tige ou barre de fer est placée à quatre pouces des côtés et va, de l'avant à l'arrière, pour protéger la voiture quand on passe près d'obstacles comme des pieux, des bâtisses ou même des arbres. Les constructeurs de « carrioles » rivalisent d'ingéniosité dans la décoration. Les poteaux de chaque côté du pare-neige peuvent se terminer en forme de quenouilles; on ajoute une planche découpée de façon fantaisiste ou un encadrement de fer avec un treillis de crin ou d'osier. Certains peintres décorent les « carrioles » de lignes aux couleurs contrastantes, et selon leur talent, ils dessinent des arabesques ou des guirlandes de fleurs. Les ébénistes font aussi leur part en fixant des petites moulures.

Les différents changements apportés au cours des ans sont une preuve de l'imagination de nos



21. « Sciote à frame Saint Joseph »



22. « Sciote à arc »

23. « Godendard »



24. Hache à équarrir

ancêtres; ils ont su montrer leur sens pratique, pour régler les problèmes engendrés par la rigueur de notre climat.

ESSENCES FORESTIÈRES ET MÉTIERS

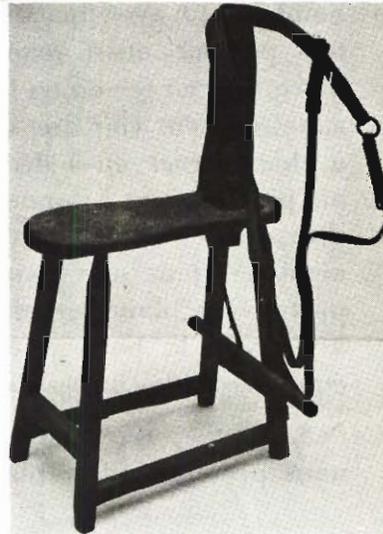
Les billes de bois illustrent une partie des essences forestières de la région, tant les bois mous que les bois durs. À remarquer le cèdre pour faire les bardeaux, le tilleul ou bois qui sert aux sculpteurs, le pin et le frêne utilisés pour fabriquer les meubles. À droite, les principaux instruments de coupe: les «godendards» et les «sciottes». Le premier est une scie pour deux hommes; en effet, la lame est mince et il faut scier en tirant vers soi. Le «sciote» à «frame Saint Joseph» doit son nom à l'imagerie populaire représentant, sur les images pieuses, Saint Joseph avec une scie de ce genre. Le «sciote» pouvait aussi avoir un cadre en forme d'arc, fait en fer ou en bois, frêne et orme. À la suite, on peut voir une scie à refendre, des scies à chantourner ou à découper, des «avoyeurs» ou pinces pour «donner du chemin», c'est-à-dire écarter les dents de scies après les avoir aiguisées, puis une tranche à bardeaux ou départoir. La plane servait à planer le bardeau et à écorcer le bois. Avec la grosse hache, on équarrissait les pièces de bois.

À gauche, une collection de petites vitrines nous présente différents produits agricoles. Ce

montage a été réalisé en France pour servir à l'enseignement agronomique: il a été utilisé pendant longtemps à Oka. À remarquer l'histoire du papier, des huiles, les plantes pour teindre les vêtements et tanner le cuir, l'histoire du sucre (bettes), du thé, du café, du caoutchouc, de la menthe, les grains et les plantes textiles.



25. « Formes » à chaussures
(fabrication et réparation)



26. Banc de sellier

Le cuir

Les chaussures représentent une nécessité de la vie quotidienne; c'est pourquoi, nos ancêtres ont utilisé leur imagination pour fabriquer et entretenir leurs chaussures et celles de leurs enfants. On moulait le cuir sur des formes de bois, on le cousait, puis on fixait la semelle avec du ligneul, des chevilles de bois ou des broquettes. Au début du vingtième siècle, on achetait les bottines et les souliers, mais quand la semelle était usée, très souvent on faisait la réparation à la maison, sans aller chez le cordonnier. De plus, le cultivateur devait entretenir les harnais lourds et légers; plusieurs utilisaient un étau en bois pour tenir le cuir afin de le coudre avec du ligneul enduit de brai. Quant au sellier, il se servait d'un étau de bois monté sur un banc spécial. Le cordonnier et le sellier possédaient aussi un gros moulin à coudre.

Les instruments de menuiserie

Les instruments de menuiserie étaient multiples: on peut admirer l'imagination de nos ancêtres. Signalons les bouvets de toutes formes pour faire des moulures et des rainures, les guillaumes, les doucines, les rabots et vastringues, les varlopes et galères, la scie à araser, les trusquins, les «pied-de-roi», les rabots de maçon et de menuisier, les maillets, les tarières,



27. Outils de menuiserie

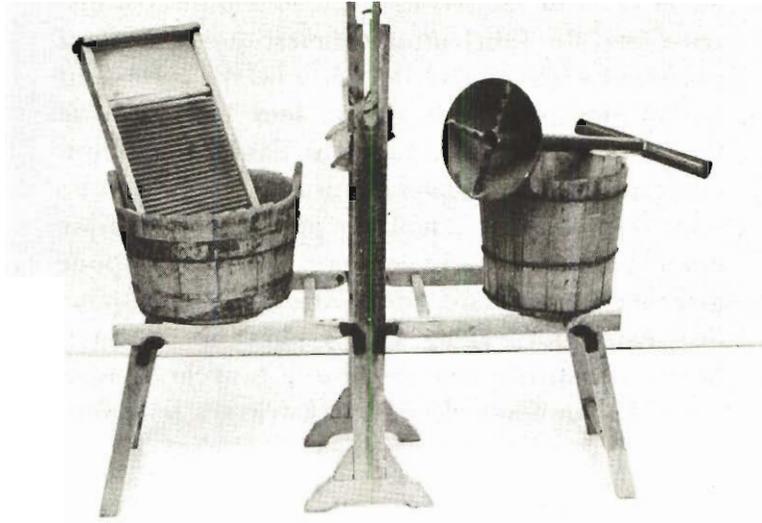


28. Fer forgé

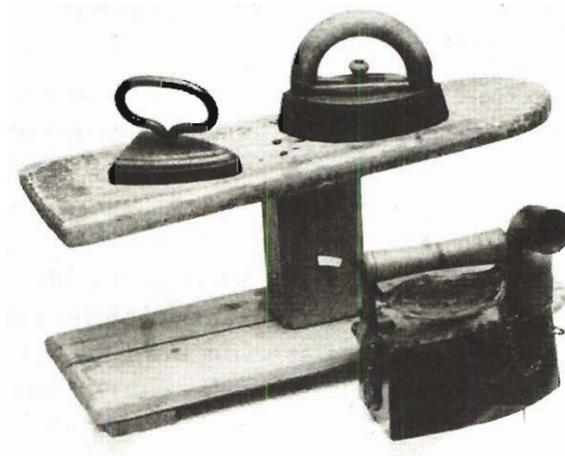
les ciseaux et les truelles. Ce sont autant d'instruments de fabrication domestique qui nous prouvent l'ingéniosité de nos ancêtres. De tout temps, nos pères ont cultivé leur provision de tabac à pipe; on le coupait à l'aide d'un tranchoir ou « hache-tabac », dont l'un comporte une série de planchettes mobiles poussant, à chaque coup, le tabac vers le couteau. Les colliers pour attacher les animaux sont variés: il y en a pour les veaux, les vaches et les chevaux. Les tribarts, constitués souvent d'une fourche, empêchent les animaux de passer à travers les clôtures.

Nous pouvons voir dans une vitrine une collection d'objets en fer forgé. Nous pouvons admirer le travail des forgerons et serruriers: cadenas et serrures, clous, gonds, crochets, essés, fers à castrer, poinçons etc. Toutes ces pièces ont été fabriquées pour répondre à des besoins précis.

La récolte de la glace posait de sérieux problèmes, mais il fallait bien la faire pour conserver les aliments pendant l'été. On choisissait un endroit favorable sur une rivière ou un lac, puis on sciait de gros blocs au moyen d'un « godendard » à longues dents. On transportait les blocs de glace dans la glacière (hangar) où on les entourait de tous les côtés avec du bran de scie. En plus des vendeurs de glace, les cultivateurs qui fournissaient du lait-nature devaient faire leur provision de glace. Nous voyons au mur un « godendard » à glace, très rustique, découpé à



29. Cuve, planche à laver et « foulon »

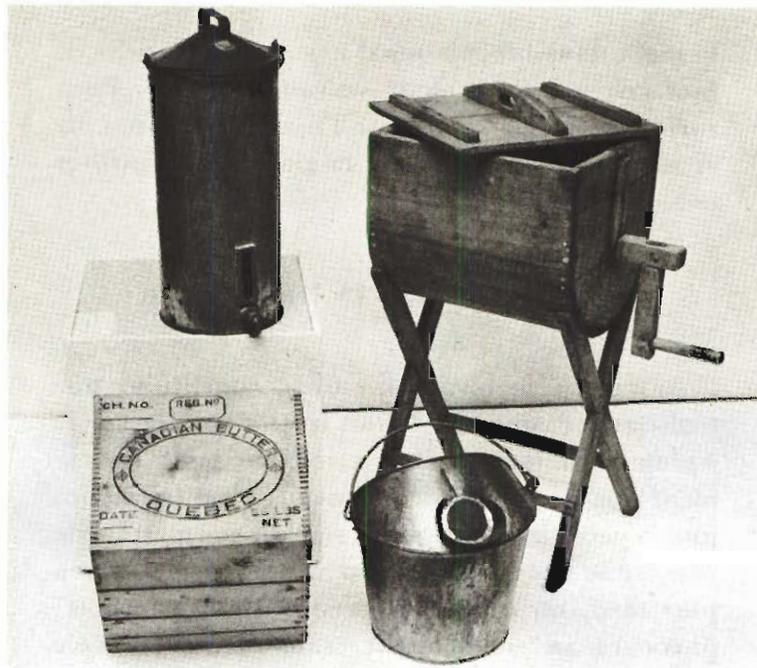


30. Planche à repasser et « fers »

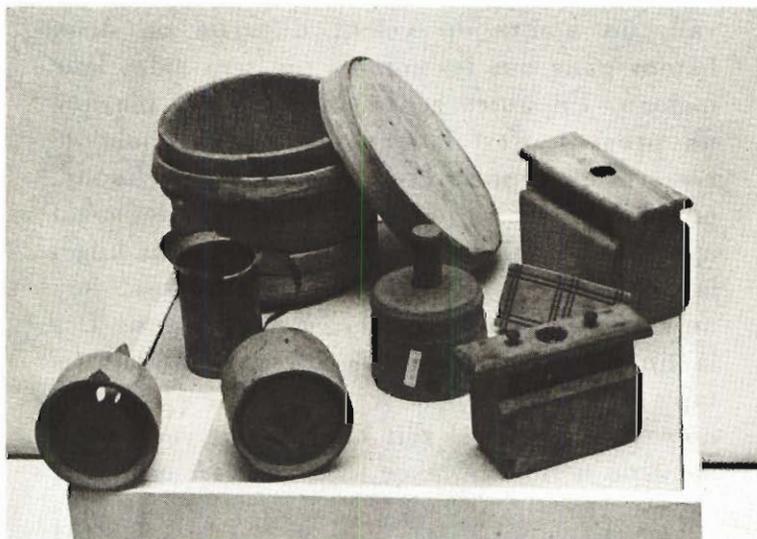
la main dans une plaque d'acier ; une planche de bois reliée à un moteur servait de bielle. Pour sortir les blocs de l'eau, l'opérateur muni de grosses pinces, pesait sur la glace pour faciliter la sortie de l'eau.

LES INSTRUMENTS DE LAVAGE

Autrefois, le lavage du linge constituait une tâche ardue, quand il fallait frotter le linge sur la « planche à laver ». Assez tôt, un petit instrument est venu faciliter le travail : c'est le foulon, une espèce de cône renversé, qui permettait de presser le linge à l'intérieur d'une cuve. Un peu plus tard, on utilisa la laveuse à cuve de bois ; plusieurs se souviennent, sans doute, d'avoir « brassé la laveuse », avant que ne se produise l'électrification rurale. On connaît plusieurs modèles de machines à laver : pour faciliter le travail, on ajoute un volant d'inertie ou deux bâtons pour que les enfants puissent aider leur maman. Un autre genre de laveuse a marqué un progrès, c'est la cuve de métal munie de ressorts de rappel. Pour obtenir l'eau chaude, on plaçait sur le poêle un réservoir de métal appelé le « boiler ». Après le séchage du linge, la ménagère disposait de fers à repasser : fers au charbon, fers à flasquer, à gondoler etc. Dès la fin du dix-neuvième siècle, on nettoyait les tapis à l'aide d'un balai à rouleaux, le « Bissell » ; nous pouvons aussi voir l'ancêtre de cet instrument de nettoyage, avec ses palettes mobiles. Il



31. Chaudière, « crèmeuse », moulin à beurre (1845)
et « boîte à beurre »

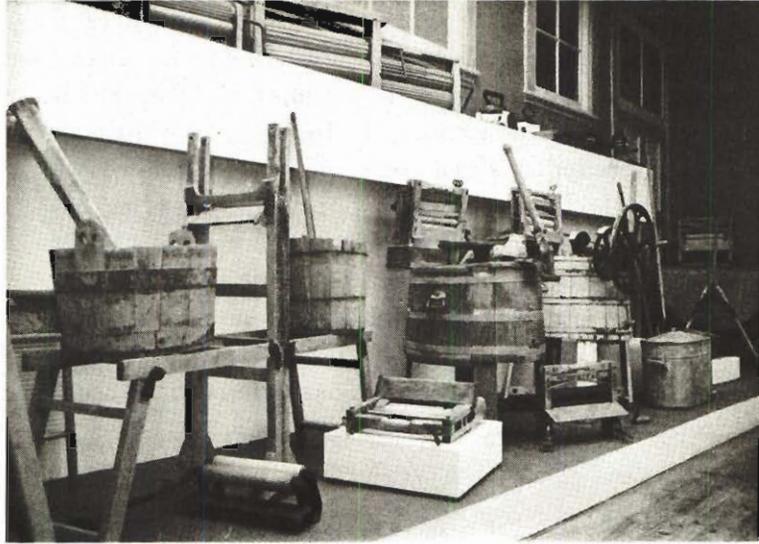


32. Tinette et moules à beurre

y avait aussi différentes sortes d'essoreuses à rouleaux de bois ou de caoutchouc. Le grand réservoir en bois servait à fouler la laine et les étoffes, de là son nom, le foulon; on l'utilisait pour recueillir l'eau de pluie, laver les grosses pièces de linge et même pour échauder les cochons, lors des « boucheries » d'automne. Après avoir saigné les porcs, on les trempait dans l'eau chaude, afin d'enlever plus facilement les poils. Dans les abattoirs, on utilise le même procédé, mais ce sont des balais mécaniques qui remplacent les couteaux des cultivateurs.

LE LAIT

De tout temps, le lait a constitué un aliment primordial en alimentation. Pour faire la traite du lait, les cultivateurs utilisaient une chaudière munie sur un côté d'un petit grillage en métal, une espèce de couloir. On plaçait le lait dans un réservoir, appelé « crèmeuse », un récipient comportant près de la base une fenêtre et un robinet; quand la crème était montée, on laissait s'écouler le « petit lait », puis on recueillait la crème que l'on battait dans un moulin à beurre. Nous pouvons voir des moulins à beurre de table et un moulin sur pied, en usage en 1845. Plus tard, au vingtième siècle, le lait est transporté dans des bidons de vingt, huit et cinq gallons; on a remplacé la « crèmeuse » par une écrémeuse



33. Instruments de lavage

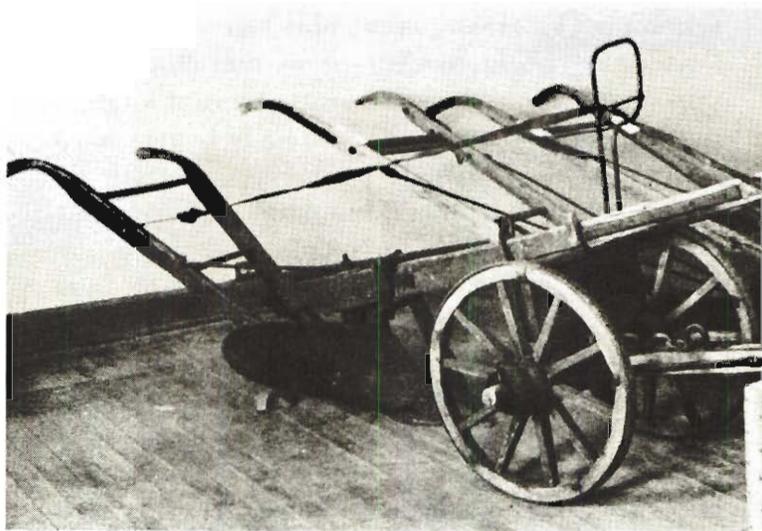


34. Le lait

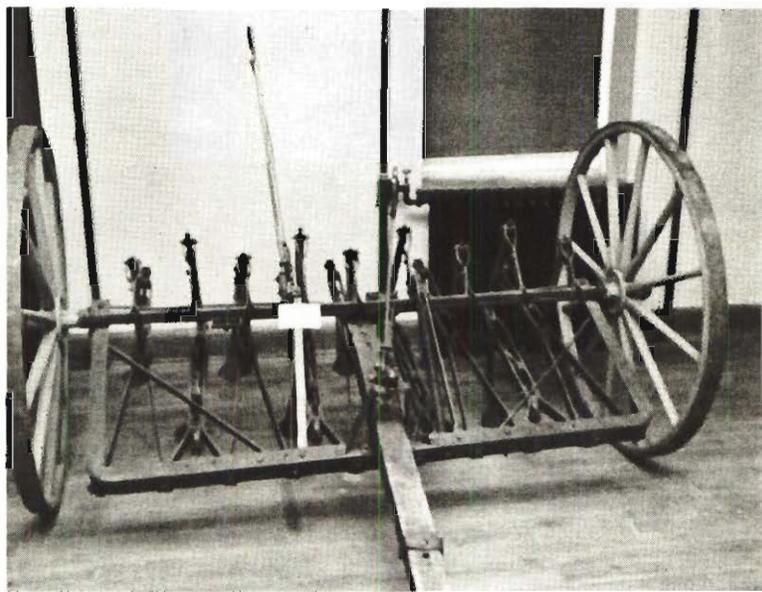
centrifuge: la crème, étant plus légère, fuit vers l'extérieur; on la recueille dans une chaudière, puis on la dépose dans la baratte servant à fabriquer le beurre. Il restait à pétrir le beurre avec un gros rouleau dentelé pour enlever le lait de beurre et le surplus d'humidité. On pressait alors le beurre dans un moule en bois, d'une livre généralement; après l'avoir enveloppé dans un papier ciré, on l'entreposait dans des boîtes contenant cinquante livres. Les moules peuvent avoir différentes formes, en rectangle ou ronds. Souvent, le pilon porte un dessin gravé dans le bois qui sert de décoration ou d'identification du fabricant. On pouvait aussi conserver le beurre dans des tinettes en bois ou en terre cuite.



35. Récolte de la glace à Montréal
Opinion Publique: 1880



36. Charrue à «rouelles»

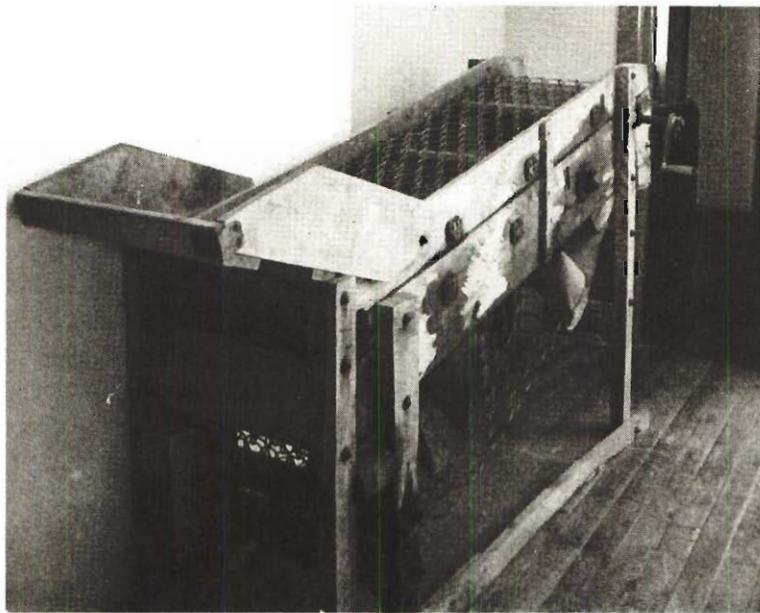


37. Scarificateur

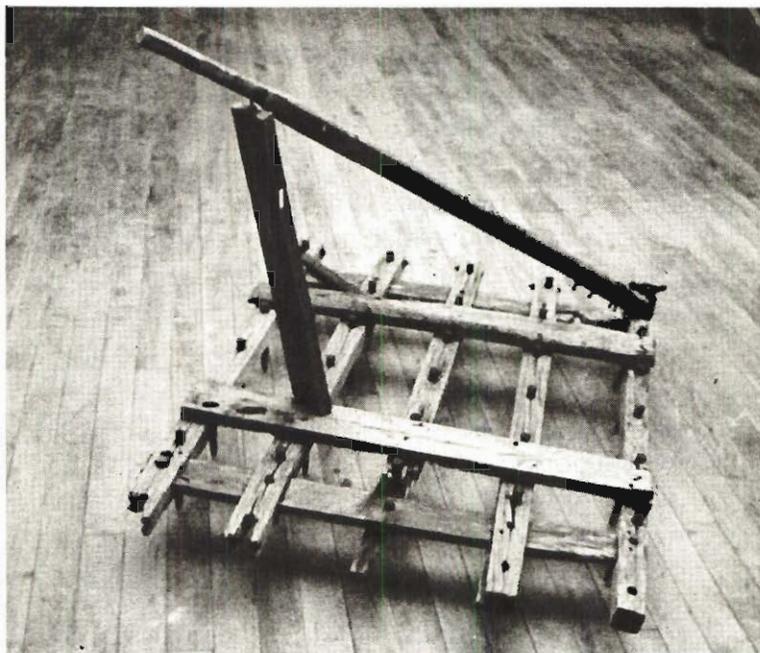
LES INSTRUMENTS ARATOIRES

« C'est à la sueur de ton visage que tu gagneras ton pain », nous dit la Bible, et depuis ce temps, l'homme doit tourner et retourner la terre, pour la rendre productive et récolter le fruit de son travail. Heureusement, les humains sont intelligents ; ils apprennent vite à augmenter l'efficacité de leurs mains, en utilisant des instruments aratoires, qu'ils perfectionnent, petit à petit, au cours des millénaires, pour en arriver aux machines modernes et compliquées du vingtième siècle.

Le tout premier travail consiste à remuer la terre, pour l'aérer et l'aéubler, avant de lui confier la semence. Assez tôt, la charrue rudimentaire des premières années, un crochet en bois, cède la place à un appareil français, perfectionné au quatorzième siècle, la charrue à « rouelles ». Comme cette charrue est difficile à contrôler dans le sol, car elle a tendance à pénétrer trop profondément dans la terre, on fixe, à l'avant, un essieu et deux petites roues assurant la stabilité. Le sol est coupé verticalement par un couteau de fer, appelé le coutre, et horizontalement, par une pointe de métal, le soc, qui se prolonge par un versoir, retournant le sillon. La stabilité horizontale et la profondeur sont réglées par les roues de l'avant-train ; il reste au laboureur à tenir fermement les mancherons, pour que les raies de labour se retournent bien les unes contre les autres. Le



38. Trieur à patates



39. Herse à « abatis »

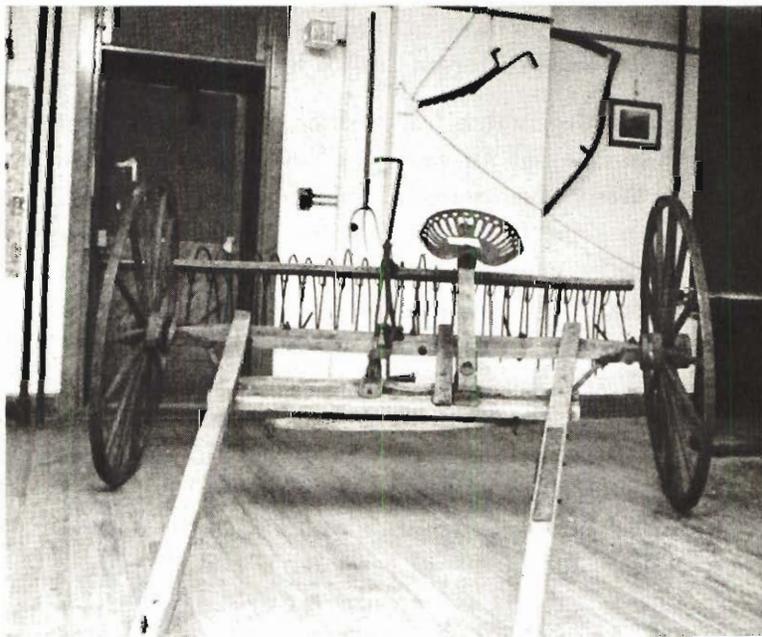
harnais est vraiment rudimentaire: un joug double placé sur le cou des bêtes et attaché au timon, lui-même relié à l'avant-train de la charrue. Pour activer la marche des boeufs, on les piquait avec une baguette munie d'un clou: c'était, paraît-il, un carburant nécessaire pour les attelages de boeufs. Afin de corriger l'instabilité de la charrue à «rouelles», on a allongé l'instrument, ce qui a permis d'enlever les roues, comme on peut le voir sur les charrues de marque Bélanger et International.

La plantation des patates se fait assez tôt le printemps; le planteur date des années 1920 et le trieur rustique est un peu plus ancien: on place les pommes de terre sur le treillis de broche, et en tournant la manivelle, elles tombent dans des sacs différents selon leur grosseur.

Avant de mettre les graines en terre, il faut ameublir le sol au moyen d'un scarificateur ou cultivateur. Les dents d'acier brisent le labour, puis on sème le blé ou l'avoine à la volée; pour les petites graines, mil et trèfle, on utilise un instrument de bois appelé «graineuse», afin de bien répartir la semence. Les cultivateurs comprirent vite que les chevaux se reposaient pendant que les hommes portaient le grain sur leur dos pour les semences; on place donc sur le scarificateur un coffre pour le grain et un autre pour les petites graines: c'est un grand progrès qui allège le travail du semeur. Il reste à passer la herse à dents pour enterrer les graines; les petites herses en bois ont des dents en fer forgé



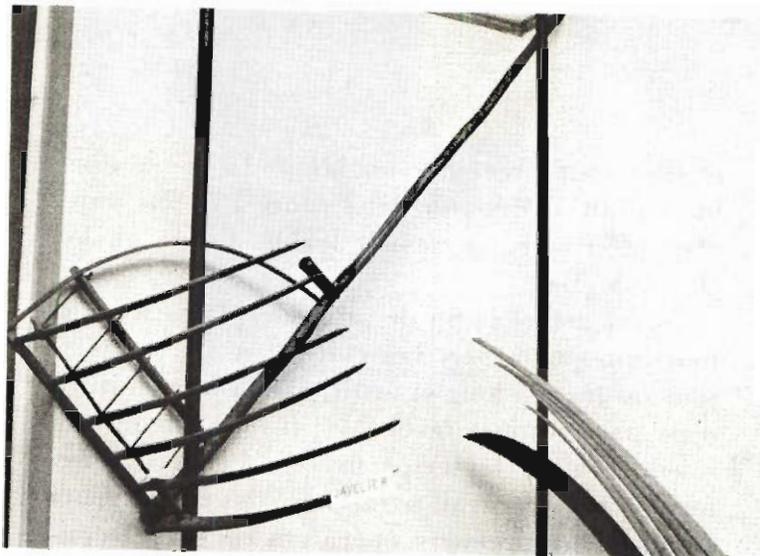
40. « Faucheuse »
(19^e siècle)



41. Bateau à foin
(vers 1850)

et elles sont tirées par un bœuf. La herse double servait à préparer deux rangs à la fois puis, avec le semoir, on semait le blé d'Inde ou les choux de Siam.

Quant arrive la fin de juin, c'est la saison des foins qui commence. Les cultivateurs accomplissent un travail long et ardu, car la température n'est pas toujours favorable; il faut attendre le soleil et alors le temps presse. Pendant longtemps, tout le travail se fait avec des instruments manuels. La première opération consiste à couper le foin pour le faire sécher; la petite faux fut employée jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle. Les faucheurs accomplissent un travail pénible, mais ils s'encouragent en pensant à la récolte, surtout quand elle s'annonce bonne: ils sont aussi un peu grisés par l'odeur des foins coupés qui sèchent à côté d'eux pendant quelques jours. La faucheuse mécanique tirée par un cheval marque un grand progrès. En effet, un siège permet au conducteur de guider son cheval et de manoeuvrer les leviers de commande. Une chose à remarquer, c'est que dès le départ, on a inventé le système de coupe encore en usage: faux à dents et doigts d'acier pour diviser les touffes de foin. Le rateau à cheval, avec roues et essieu en bois, est d'un modèle ancien, fin du dix-neuvième siècle. Jetons aussi un coup d'œil sur les constructions miniatures qui ont servi à l'enseignement agricole, pour montrer comment construire un parc à bestiaux, une grange, une serre chaude ou un silo. En effet, le jeune cultivateur qui veut réussir sur sa ferme doit appren-



42. « Javeliers »

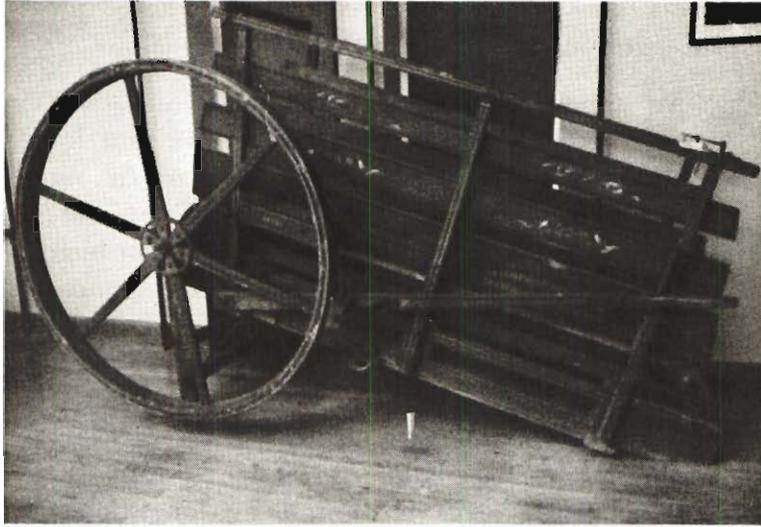


43. Van et fléau

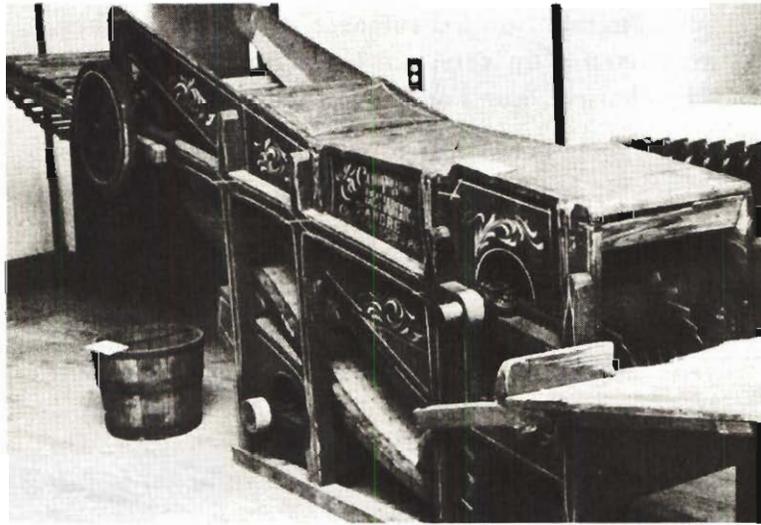
dre à faire par lui-même beaucoup de choses qui lui éviteront bien des dépenses onéreuses...

Au milieu du mois d'août, les céréales, blé, orge et avoine, commencent à blanchir sous les chauds rayons du soleil estival, puis à mûrir, au début de septembre. Pour couper les céréales, les cultivateurs utilisent un petit instrument bien connu, la faucille. Le premier progrès apporté à l'instrument de coupe, c'est l'utilisation de javaleur, connu ici sous le nom de « javelier ». C'est une petite faux, comme celle qui sert à couper le foin, mais on lui ajoute un ratelier, sur lequel les tiges coupées viennent s'appuyer. Le ratelier est formé par cinq ou six longs doigts de bois fixés au dessus de la faux. Le grain coupé s'appuie sur le ratelier, et, en fin de course, il est projeté en un petit paquet. Ces paquets se suivent sur une même ligne pour former une javelle. Quand la paille et les grains sont séchés suffisamment, on les ramasse en grosses gerbes, au moyen d'un rateau à longs doigts arqués, la « javeleuse », que l'on pousse devant soi.

Les gerbes sont transportées dans la grange où on les entasse dans la « tasserie ». Quand les travaux extérieurs sont à peu près terminés, vient le temps des battages. On place les gerbes sur le plancher de bois de la « batterie » et on le frappe vigoureusement avec le fléau, que nos gens appellent un « flô ». C'est un instrument très simple: un manche, appelé le « maintien », et la partie qui sert à frapper, la « batte ». On recueille le grain battu dans le van et on le fait



44. « Horse Power » (1899)



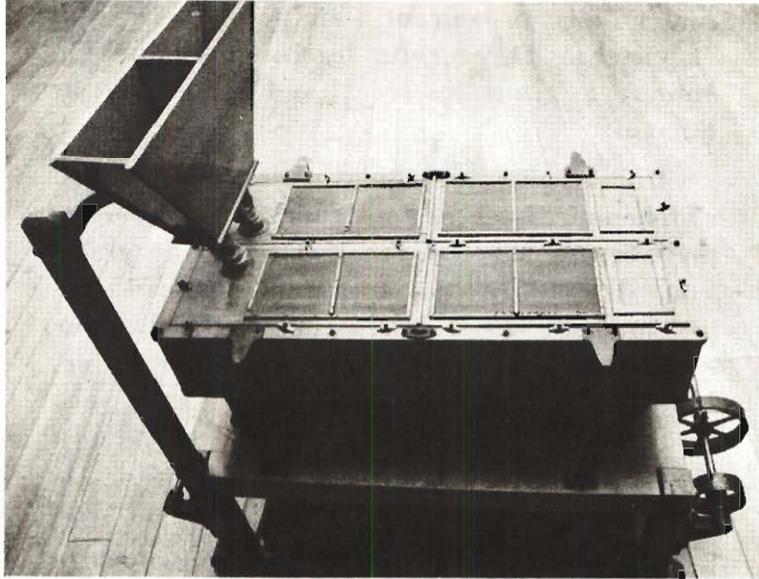
45. « Batteuse à toile » (1895)

sauter dans un courant d'air pour que le vent emporte la balle, cette légère enveloppe qui entoure le grain des céréales. C'est le pouvoir humain.

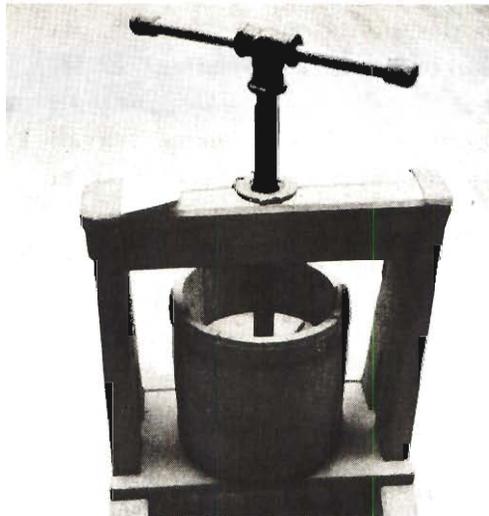
On pourrait penser qu'avec des moyens aussi rudimentaires, et des instruments peu perfectionnés, nos ancêtres récoltaient peu de grain. Voici des chiffres qui apportent matière à réflexion. En 1739, le recensement officiel donne les chiffres suivants: 630 605 boisseaux de blé, 162 207 d'avoine, 8 443 d'orge et 92 153 de pois. Le boisseau ou le minot contient huit gallons. Quand on sait que tout le travail se faisait à la main, on peut en tirer une leçon de courage...

Au milieu du dix-neuvième siècle, on commence à utiliser une moissonneuse mécanique; le fléau est remplacé, un peu avant 1900, par une batteuse « à toile ». On pousse le grain vers un gros cylindre, muni de dents. Le grain se sépare de la paille et monte sur un transporteur en toile, comportant des petits godets de bois. La paille tombe à l'arrière de l'instrument et les godets rejettent le grain dans une boîte; un petit éventail chasse la balle. C'est le même travail que celui que l'on accomplissait avec le fléau et le van.

La force motrice est assurée par un ou deux chevaux qui marchent sur un manège, le « haspard », des mots anglais déformés « horse power ». Nos gens ont aussi appelé cet instrument un « piloteux », ou plus élégamment, une piéti-neuse. Le manège est constitué par un tablier



46. Bluterie (trieur à farine)
(miniature 1900)



47. Presse à jus
de prunes (1875)

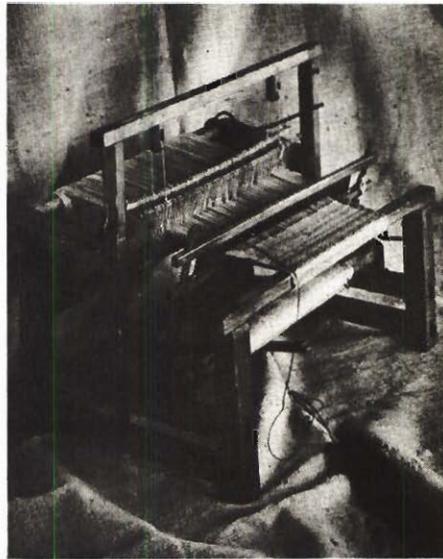
roulant, incliné à trente ou quarante degrés, sur lequel on fait monter le cheval; le tablier entouré de ridelles, est relié à une roue de six pieds de diamètre; une courroie transmet le pouvoir à la batteuse. Pour augmenter la puissance, on utilise deux chevaux, ou même deux bœufs. Le « horse power » que nous voyons a été construit, près d'ici, à Saint-André, en 1899, de même que la batteuse, en 1895.

Quand le grain est battu, il reste à le faire passer dans un trieur, tarare ou crible, pour le vanner. Le trieur comporte un grand éventail, qui pousse de l'air à travers des tamis ou des sas, agités mécaniquement. Le gros grain est séparé du moyen, puis les petites graines et les saletés sont éliminées. Nous pouvons voir d'autres modèles de cribles: le trieur à balais et à vis sans fin. Le grain est alors entraîné sur des tamis à alvéoles et les résultats semblent bons. Généralement, les cultivateurs ne possèdent pas de moulange; c'est pourquoi, on sert le grain tel quel aux animaux et on en fait moudre une partie pour avoir une provision de farine.

Le petit crible sur table servait pour les petites graines; il fonctionne suivant le même principe que les plus gros. La bluterie est un trieur à farine; c'est une miniature fabriquée à Paris, en 1900. On peut aussi remarquer un incubateur de 1900, chauffé à l'huile: on y plaçait les œufs et vingt et un jours plus tard, on en retirait les petits poulets. À la suite, il y a une presse à cidre, pour broyer les pommes et en extraire le



48. Balance à laine, « forces »
et « peignes à carder »



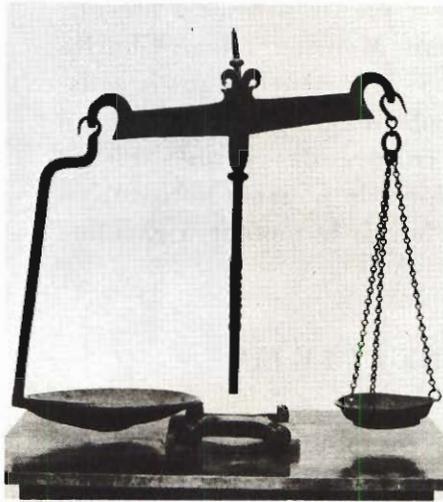
49. Petit métier à tisser

jus. La petite presse à jus de prunes a été utilisée, vers 1875, par Monsieur Jean-Charles Chapais, qui faisait ses expériences dans le sous-sol de l'ancienne école d'agriculture. C'est lui qui a introduit la culture des prunes bleues dans notre région. Après le pouvoir humain, on a eu le pouvoir du cheval, le moteur à gazoline et le tracteur.

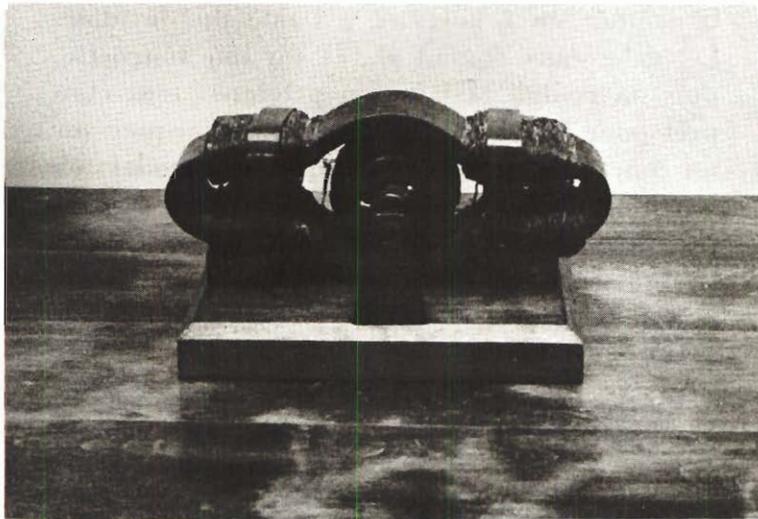
LA LAINE ET LE LIN

Autrefois, l'élevage du mouton pour la laine a été très en vogue, car il fallait des vêtements chauds pour se préserver des rigueurs de l'hiver. On tondait les moutons à l'aide de ciseaux appelés « forces », on pesait la laine avec une balance rustique en bois, puis on la cardait avec les peignes à carde ou un petit moulin à carder. La laine pouvait alors être filée avec un rouet et on la mettait en écheveaux à l'aide du dévidoir. Les écheveaux étaient placés sur une tournette, puis on roulait la laine en pelotons : tout était prêt pour le tricottage. On peut remarquer sur un rouet une petite écuelle appelée le godet ; on y mettait de l'eau et la fileuse pouvait humecter ses doigts pour se débarrasser de l'électricité statique. Au mur, ce sont des sous-vêtements de laine : camisoles ou « corps » et caleçons de grand-père !

Un des rouets est un rouet à trames ; il servait à enrouler le fil sur des petits fuseaux, appelés trames, que l'on introduisait dans la navette



50. Balance en fer forgé
(Rivière-Ouelle 19^e siècle)



51. Moteur électrique (1895)

pour tisser au métier. Le métier à tisser a été fabriqué à La Pocatière, il y a plus de cent ans ; il a d'ailleurs été utilisé jusqu'en 1974 ; à remarquer les lames en fil de lin. Le métier miniature servait à la fabrication des tissus étroits comme les serviettes, les foulards, les cravates etc. Remarquons les produits finis : « catalognes », couvertures, sous-vêtements, chemise et vêtements de nuit. Nous quittons le musée agricole pour aller au troisième étage réservé à l'ameublement et à l'histoire régionale.

Troisième étage

LES INSTRUMENTS DE PHYSIQUE

Le laboratoire contient des centaines d'instruments de physique datant de 1600 à 1940 ; ils sont classés selon les différentes parties de la physique.

Nous commençons par l'étude des pressions. La presse hydraulique nous permet de multiplier la force de poussée : quelques coups de pompe et la pression, selon la manomètre, monte à trois atmosphères et une force de plus de deux cent cinquante kilogrammes s'exerce sur la balle de golf. Tout près, nous avons les sphères de Magdebourg : en faisant le vide, les deux parties deviennent inséparables. Dans les vitrines, se trouvent une sirène, une turbine, un alambic et

plusieurs autres instruments de démonstration. Tout en haut, nous remarquons une magnifique balance en fer forgé, fabriquée au dix-neuvième siècle, à Rivière-Ouelle, puis un moulin à vent (éolienne) et un moteur à air chaud. À la suite, nous pouvons voir une vis d'Archimède pour élever les liquides, et une pompe aspirante et foulante.

Nous passons à la mécanique avec un plan incliné sur lequel il y a un rouleau décentré avec une pesée sur un côté ; si nous plaçons le rouleau au bas du plan incliné, il semble remonter, à cause de la différence des pentes. La balance de Roberval n'est pas des plus précises, mais elle pèse facilement une petite carte.

Pour l'étude des sons, l'acoustique, nous avons un résonateur de Helmholtz ; en faisant vibrer un diapason et en le plaçant près de l'ouverture de la boule correspondante, le son est amplifié. Le petit xylophone est en bon état et nous permettons aux visiteurs d'exercer leurs talents musicaux, en utilisant les baguettes qui servent à frapper les lames de métal.

Dans la grande vitrine, nous voyons des instruments qui illustrent l'étude des liquides et des solides : une petite machine à vapeur, des marteaux d'eau, des vases communicants, un pyromètre à cadran, des récepteurs de télégraphie sans fil, etc. En haut, à gauche, ce sont les tubes à rayons-x, un appareil de radio-communication utilisé en 1914-1918, des anciennes lampes de radio, dont certaines faites à la main.

En arrière de nous, c'est une machine à faire l'électricité statique, par frottement; en plaçant les condensateurs, cet appareil peut produire une tension de 100 000 volts; nous l'avons rendue inopérante, car son usage est strictement réservé aux physiciens. Dans la vitrine, en haut, nous pouvons admirer un moteur électrique fabriqué en laboratoire: c'est l'un des premiers à avoir fonctionné en Amérique. Il a été fait par un ancien professeur, l'abbé Magloire Destroismaisons, avant que l'usage de l'électricité ne sorte des laboratoires. Le professeur a pris du fil de fer, il l'a enduit d'un vernis isolant et il a fabriqué son moteur qui peut encore fonctionner. Puis, nous voyons des appareils de précision, ampèremètre, voltmètre, galvanomètre, un résonnateur de Houdin, c'est-à-dire un circuit formé de bobines, de condensateurs et d'excitateurs; il y a aussi des appareils de téléphone et un phonographe à rouleaux de 1888. Celui qui est en haut peut enregistrer et reproduire les sons, il est de 1907.

La vitrine suivante nous présente deux miroirs, l'un convexe et l'autre concave: en regardant dans celui de gauche, nous pouvons découvrir facilement nos défauts physiques! À remarquer un projecteur pour films muets du temps de Valentino et de Charlie Chaplin. En bas, ce sont des projecteurs anciens pour films en rouleaux, ancêtres de nos projecteurs à diapositives, puis des appareils pour étudier les rayons lumineux, réflexion et réfraction, des

octants et un sextant en cuivre, pour faire le point sur les bateaux. En haut, nous voyons un instrument d'arpenteur, un ancien théodolite, une lunette méridienne et une sphère armillaire; ce dernier appareil est très ancien, car il servait à démontrer que le soleil tournait autour de la terre! Après la mort de Galilée, en 1642, on n'a



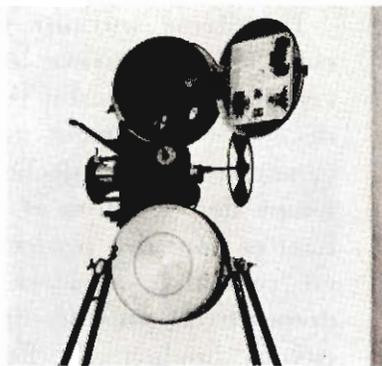
52. Octant en acajou



53. Sextant en cuivre



54. Sphère armillaire
(16^e siècle)



55. Projecteur manuel
(35 mm 1921)

sûrement pas fabriqué d'appareil de laboratoire pour prouver que la terre est le centre du monde et de l'univers; on dit généralement que la sphère armillaire remonte au seizième siècle. Sur la table, en arrière de nous, il y a des boussoles, des aimants, un niveau d'eau, un prisme, des miroirs paraboliques, un ancien projecteur et une planisphère. Le projecteur manuel, trente-cinq millimètres, a été fabriqué en 1921; il était utilisé dans les cinémas pour les films muets. Avant de quitter la salle, jetons un coup d'œil sur le baromètre et le thermomètre enregistreurs (1900), le beau télescope en laiton, les deux gros globes: une sphère céleste de 1799 et un globe terrestre de 1815.

LES PIÈCES BOURGEOISES

Les pièces bourgeoises sont la chambre à coucher, le salon et la salle à dîner.

La chambre à coucher, sans être luxueuse, respire l'aisance. L'ameublement des années vingt, au fini noyer, est complet: lit, bureau, commode, «vanité», chaise et tabouret. Le bureau à miroir basculant, a de grands tiroirs pour conserver le linge; de même la commode assure de grands espaces de rangement. La coiffeuse appelée «vanité», est de forme traditionnelle. La garde-robe, dont la porte est entrouverte, nous fait voir des habits de mariés utilisés vers 1875 par un ancien marchand de La Pocatière. Pour le marié: habit de cérémonie appelé «Prin-



56. Chambre à coucher bourgeoise



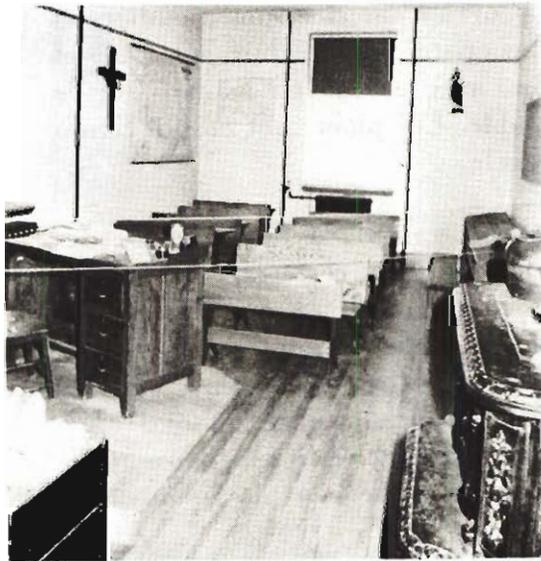
57. Salon bourgeois

ce-Albert», de coupe carrée, chapeau haut de forme; pour la mariée: jupe de soie noire avec «frisons», corsage ou «matinée» de dentelle, petite cape noire, «pas-de-loup» et petit chapeau; une ombrelle de soie complète l'ensemble. Sur le lit et sur les meubles, nous pouvons admirer un ensemble fabriqué au crochet à la fin du dix-neuvième siècle; au-dessus des oreillers, il y a des garnitures attachées à un cadre rigide: pendant le jour, elles servaient d'ornement et, pendant la nuit, on les relevait. Le service de toilette, de faïence blanche teintée de rose, de vert et de doré, est un cadeau de noce datant de 1906. À remarquer une belle layette, avec manteau de baptême et un ensemble complet de berceau; ces articles finement brodés ont servi à plusieurs générations depuis 1875. Aussi, sur une petite table, se trouvent des jouets de luxe que la maman, par prudence, entreposait dans sa chambre: beurrier, sucrier, pot à cuillers et pot à crème en cristal; divan, bureau, table et chaises en pin, avec dessus en marbre sur le bureau et la table. Ces jouets ont été fabriqués au début du siècle.

Le salon bourgeois est de style victorien et les meubles ont été décapés et recouverts à neuf. La grande horloge a appartenu à l'abbé Painchaud, le fondateur du Collège de Sainte-Anne: elle a au moins cent cinquante ans. La colonne supporte un buste en marbre massif représentant Jeanne d'Arc. De chaque côté du tableau, deux appliques murales en laiton servent de chandeliers.



58. Salle à dîner bourgeoise



59. École rurale
(1900)

Près du mur, entre les deux bergères, se trouve une table-console qui peut s'ouvrir et servir de table à cartes. Le mobilier est complété par quatre chaises droites et une table centrale reposant sur un tapis persan. À noter un exemplaire du dictionnaire de l'Académie française (1835). Cet ameublement nous montre bien que nos ancêtres savaient apprécier les beaux meubles.

Dans la salle à dîner bourgeoise, nous retrouvons la belle vaisselle de Mgr Poiré, ancien supérieur du Collège; c'est de la céramique anglaise, richement décorée. La table est de style victorien et les chaises, elles aussi, sont assez remarquables. La nappe est une broderie de Madère, le huilier et la coutellerie sont en argent et les chandeliers sont en cuivre. Le buffet, qui sert de dressoir, est un bel exemple de l'ébénisterie québécoise: sur les portes, des canards et des poissons sculptés, et en haut, la tête de Diane, déesse de la chasse. Sur le buffet, remarquons la petite soupière bleue avec son couvercle et sa louche, puis l'ensemble à chartreuse en porcelaine peinte à la main. La grosse cloche métallique servait à couvrir les aliments pour les garder chauds. En effet, pendant que les maîtres mangeaient leur soupe, la servante apportait le grand plat recouvert de la cloche et le déposait sur le dressoir; puis, elle enlevait les assiettes à soupe et plaçait le plat devant le maître de la maison qui se chargeait du découpage. Les meubles de ces trois pièces bourgeoises nous donnent une bonne idée du goût de nos ancêtres.



60. Salon rural (1900)



61. Chambre des garçons (1900)

L'ÉCOLE RURALE

Nous pénétrons ensuite dans la petite école rurale des environs de 1900. Tout le mobilier est authentique. Les bancs ont servi pendant longtemps dans une école de Saint-Onésime et les livres scolaires datent du début du siècle: grammaire, catéchisme, arithmétique, psautier, histoire, chansons romantiques... Nous remarquons, à l'entrée, le poêle à deux ponts, la boîte à bois, les crochets de bois, la lampe, la fêrule et la cloche. Sur le pupitre de l'institutrice, nous voyons une ardoise, un encrier de 1895, un aiguise-crayons, un registre de présences, des revues scolaires, des claquoirs, et un cahier de préparation de la « maîtresse » (1902-1928). Les livres de la bibliothèque sont des prix de fin d'année. Sur les premiers pupitres d'écoliers, se trouvent des cahiers contenant les concours de fin de mois pour les années 1904, 1905 et 1906; on peut voir ce que les élèves de cinquième et de sixième année étudiaient à l'époque. On peut remarquer la belle écriture de Mlle Anna Charnard, décédée en 1974, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

LA MAISON RURALE EN 1900

La maison rurale en 1900 nous présente sept pièces meublées. L'ameublement, pour une bonne part, nous vient de la succession de M. Joseph



62. Chambre des filles (1900)



63. Chambre des parents (1900)

Chamard, décédé en 1900 à Saint-Jean-Port-Joli, et dont nous voyons la photo au mur du salon. Ce salon nous replonge dans l'atmosphère du début du siècle: grande table centrale, divans rustiques, rideaux d'époque à anneaux de cuivre, photos anciennes, canotiers, anciens parapluies, tapis à langues, canotiers, albums-photos etc. La table est très large, car les pièces sont vastes; aujourd'hui, nous préférons une petite table à café à cause de l'exiguïté des lieux. Comme le salon ne servait pas souvent, on y rencontrait même un peu de poussière...

La chambre des garçons comporte deux lits; la commode du centre est remarquable par sa forme et à l'intérieur des tiroirs on pourrait voir les coups de hache. Le bureau, à droite, a été fabriqué vers 1900; il est muni d'une petite armoire à documents. À noter les différents tapis, les pots de chambre, les jouets et l'imagerie religieuse de l'époque: l'Enfant-Jésus de Prague et un masque de cire représentant la Sainte Face.

Une autre chambre, celle des filles, est assez coquette: lit à tête de sept pieds, lit à poteaux tournés, chiffonnier et bureau à miroir. Des deux coffres, l'un contient la literie; l'autre, plus petit, est un coffre de la mariée ou coffre d'espoir réservé à la broderie et au linge fin. À remarquer les taies d'oreillers à courtpointe, le parasol, les bonnets de nuit, les chaussures, la poupée à membres articulés et les accessoires de toilette de la grande fille: sacoches perlées, peignes décoratifs, broches à chapeaux, et filet doré



64. Salle à dîner (1900)



65. Cuisine rurale (1900)

pour les cheveux. Les chandeliers font aussi partie de l'ameublement régulier. La tapisserie à fleurs et les parements de lit ajoutent un certain cachet bien féminin.

L'ameublement de la chambre des parents a été fabriqué à Victoriaville. Dans le lit, la paille de lin est remplie de paille; les ouvertures servaient à passer les mains pour replacer la paille, le matin. À côté du bureau à miroir se trouvent une chaise sanitaire, et sur le bureau, des serviettes de lin finement brodées. Sur la commode, la lampe supporte un objet en broche et une tasse pour faire chauffer le lait du bébé. Sur la coiffeuse, appelée alors «vanité», nous trouvons les accessoires du monsieur: rasoir, courroie, pipes, tabac et cigares pour le dimanche; à gauche, les accessoires de la dame: gants, sacoche, poudrier, récipient à fard et un magnifique chapeau en crin de cheval.

La salle à dîner est prête pour recevoir les visiteurs; selon la coutume, la table est surchargée de vaisselle, plats à ragoût, à patates, à steak, à rostbeef; elle est dressée de façon à présenter de nombreux mets, symbole de l'hospitalité québécoise. Pour avoir assez de chaises, le maître de la maison utilisait une chaise berceuse. L'ameublement est d'un modèle très courant au début du siècle. À remarquer la vieille horloge et le cadre porte-journaux d'un modèle très particulier. Dans le vaisselier il y a une réserve de belle vaisselle à motifs dorés. La chaise berceuse à droite a été fabriquée par M. Chamard.



66. Chaise berceuse



67. Chaise berceuse

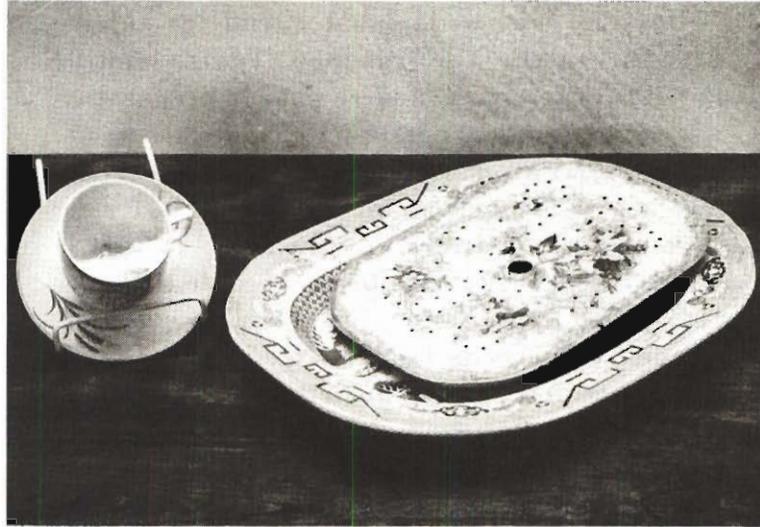


68. Comptoir du marchand général

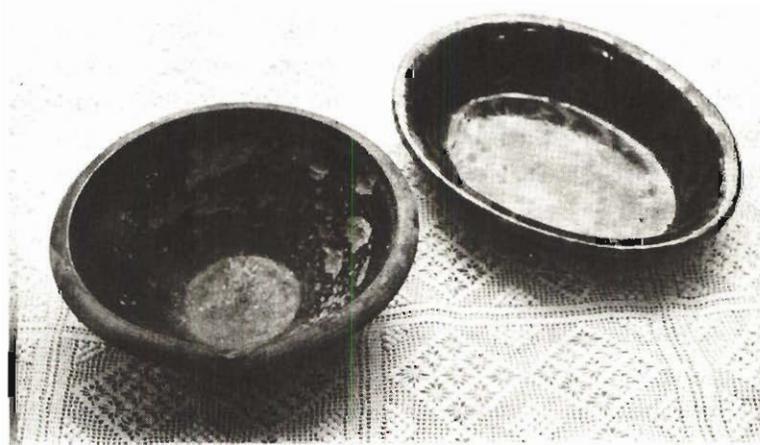
Dans la cuisine, la table attend les enfants avec sa vaisselle «de semaine»; l'autre bout de la table est réservé à la mère pour la préparation des mets: viandes, patates, légumes et desserts. La ménagère prépare même du Jello qui est un met acheté et non pas un produit de la ferme. Le moulin à coudre est un Singer de 1896 et le poêle Bélanger «Petit Royal» est de 1915. À remarquer la croix noire avec le gros chapelet, le coin du père de famille avec sa chaise, ses bottes, ses pipes et ses allumettes; aussi la huche à pain, les rouleaux à pâte, les boîtes à boutons, anciennes boîtes à cigares, les ustensiles de cuisson et la boîte à gros sel, à gauche; le sel servait à saler les aliments, mais aussi en cas de feu dans le tuyau. Le berceau à quenouilles attend le bébé qui s'en vient... La cheminée contient la réserve de bois et la «dépense» nous fait voir une boîte de biscuits-soda, une cruche de vin et une boîte de meules de fromage, le tout placé bien haut, hors de la portée des enfants.

Les gens ne sont pas dans la maison; avant le dîner, ils sont partis avec leurs visiteurs, selon la coutume de l'époque, pour aller voir les animaux et les bâtiments, fierté du cultivateur. On appelait ça faire le tour du propriétaire. On amenait les enfants pour éviter qu'ils ne fassent des dégâts dans la cuisine surtout en s'attaquant aux desserts!

En sortant de la maison, nous passons par un hangar ou atelier à tout faire. Nous y voyons un «éta bli» de travail, un étau en bois, des outils,



69. Planche à poisson et tasse à moustache



70. Terrines de Joubert et de Dion

des chaises fabriquées à la cheville de bois, des divans, des coffres, un chiffonnier, des chaussures d'hiver et plusieurs articles de débarras. Sur le grenier, une réserve de bois sec attend le bricoleur. En quittant la maison rurale, jetons un coup d'œil sur des vêtements d'époque 1900 : robe de chambre tissée, veste, costume de bain, tablier, « matinée », béret « tourmaline », chemises, robes, manteaux, etc.

LE MARCHAND GÉNÉRAL

La pièce suivante nous présente un comptoir de marchand général ; nous pouvons y voir beaucoup de choses d'utilité courante à partir des horloges jusqu'aux remèdes. Comme c'était la coutume, on remarque l'encombrement des tablettes et du comptoir. Signalons parmi les objets principaux les outils comme les scies, faux, moulins à café, à tricoter et à faire des conserves. Aussi les remèdes : liniments et sirops contre le rhume, pilules du Dr Chase, onguents, etc. Un peu pêle-mêle, nous retrouvons les serrures, la vaisselle, les teintures, les fers à repasser, les moules, les bouteilles, les plats, les mèches d'éclairage, les boîtes de tabac, etc. On peut remarquer les sacs de papier, le livre de comptes, le téléphone et les nombreux calendriers du début du siècle. À gauche, se trouvent un bain de siège et une malle de commis-voyageur. Ce sont autant d'objets témoins de la vie de nos ancêtres.



71. Petites lanternes



72. Lampes à l'huile

FAÏENCE, ARGENTERIE ET CÉRAMIQUE

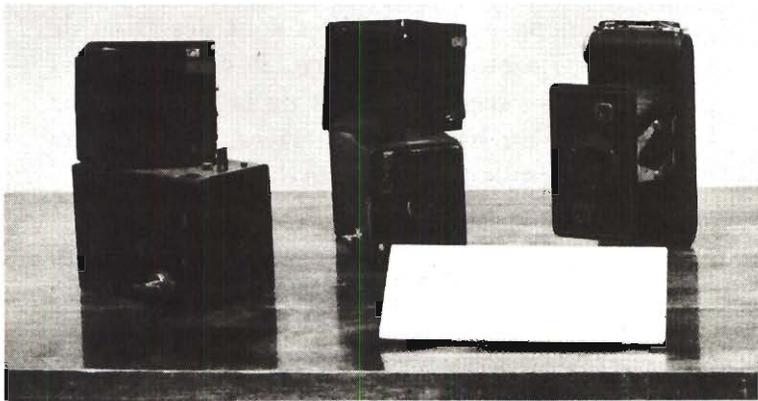
Une première vitrine nous présente de la belle faïence blanche, par exemple une soupière monumentale pouvant contenir une grande quantité de soupe. Le plat fleuri est un bel exemple des cadeaux de nocces que l'on offrait vers 1900. La deuxième vitrine nous fait voir de la céramique à motifs orientaux; la planche à poisson est trouée pour faire égoûter le poisson. La tasse est conçue de façon à préserver les moustaches cirées, en évitant de les mouiller avec le thé ou le café; en haut, nous avons des objets en cristal. En face, nous pouvons admirer une magnifique collection d'argenterie. Il est bien entendu qu'une famille ordinaire ne pouvait posséder un tel ensemble: il faut prendre quelques moments pour apprécier à leurs valeurs ces différentes pièces... La dernière vitrine est réservée à la poterie québécoise. En bas, au centre, une terrine à bec versoir de Joubert; c'est une pièce très rare fabriquée par un potier de notre région. Les deux autres terrines sont des Dion de l'Ancienne-Lorette. Au centre, il y a plusieurs poteries plus récentes venant de la Beauce. Sur la tablette d'en haut, des sucriers, des sauciers et un pot à cuillers en poterie dite de Portneuf.

ÉCLAIRAGE

L'histoire de l'éclairage commence par une murale, à droite, représentant un homme ha-



73. Caméra en bois

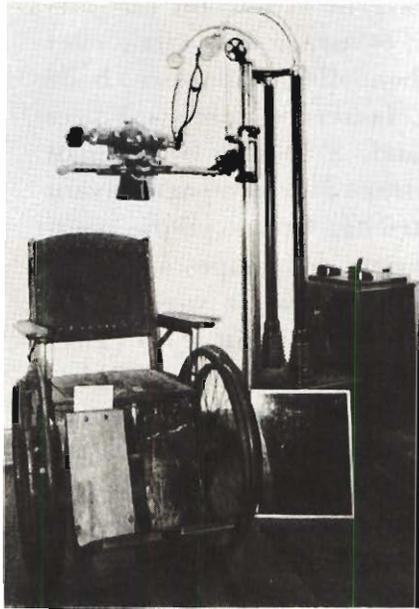


74. Brownie 120
(1906, 1916, 1935)

gard, sortant d'une caverne et portant une torche. À gauche, c'est l'éclairage à la chandelle: tables de moules à chandelles, bougeoirs, boîte à chandelles, fanaux, lanternes, lampes à becs de corneilles et réchauds à l'huile. On connaît l'importance de l'éclairage à la campagne avant l'avènement de l'électricité. Ceci explique peut-être la très grande variété des lampes à l'huile: nous en avons une collection assez variée, plus de cent de différentes formes. Enfin, c'est l'électricité en 1915: tableau de distribution, fusibles, interrupteurs variés, prises de courant, ampoules, abat-jour, etc. La dernière murale nous fait voir Edison avec sa lampe électrique. Le comptoir-vitrine nous présente des lampes anciennes, des porte-allumettes et une collection de briquets.

LA PHOTOGRAPHIE

Pour illustrer l'histoire de la photographie, nous avons le gros appareil de studio, en bois, dont on se servait au début du siècle; à gauche, c'est le Graflex portatif avec plaques et rouleaux. Le photographe utilisait le même objectif pour ses deux appareils. À partir de la gauche, nous voyons une petite Brownie commerciale, puis une Polaroid des débuts, dans les années cinquante, et une Polaroid à rouleaux. Au centre, en haut, l'appareil à soufflet de cuir rouge est un des premiers appareils portatifs (1909). En bas, nous voyons l'évolution de la Brownie 120: en 1906, la chambre noire est en carton,



75. Appareil à rayons X
(1917)
chaise roulante (19^e siècle)



76. Pupitre en noyer
(1882)

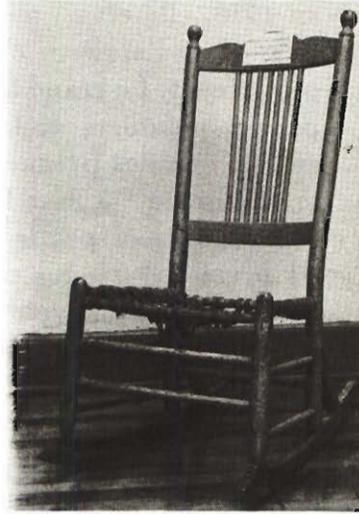
en 1916, elle est en métal, puis en 1935, elle est pliante. À l'arrière, c'est une Argus de modèle plus récent. Le grand tableau illustre le rôle joué par les pionniers de la photographie: Niepce a réalisé une des premières photos et il a inventé le diaphragme à iris; Daguerre est assis près de son daguerréotype; le chimiste Bayard a réussi les premières photos en positif; enfin, une dernière photo nous montre un photographe inconnu entouré de multiples appareils photographiques du vingtième siècle.

Si nous avons voulu refaire en bref l'histoire de la photographie, c'est pour rappeler le rôle important de la photographie à la campagne. En cette période où les gens ne disposaient pas de nos moyens audio-visuels, toute photographie prenait une importance particulière et souvent sentimentale...

LE MÉDECIN DE CAMPAGNE

Avant d'arriver au bureau du médecin, nous sommes dans l'anti-chambre, souvenir de bien des angoisses! Comme d'habitude, il y a des revues que les clients peuvent feuilleter pour tuer le temps et oublier leur mal. Au mur, un diplôme de médecin (1874) rassure en prouvant la compétence du médecin. Remarquons aussi un ancien phonographe et une magnifique lampe à l'huile accrochée au plafond.

Dans son bureau de consultation, le médecin dispose d'un mobilier bien adapté: table d'exa-



77. Chaise baril, chaise en manches de balais
(19^e siècle)



78. Objets indiens

men au premier plan, pupitre imposant en noyer (1882), chaise roulante (1875) et appareil à rayons-x. Ce dernier appareil date de 1917; acquis par le docteur Dallaire de La Pocatière dans les années quarante, il a servi pendant plus de vingt ans: c'était le seul dans la région entourant La Pocatière. Sur les deux tables, on peut voir un assortiment imposant de bouteilles à remèdes et de matériel pour mélanger et préparer les médicaments. Sur le pupitre, on remarque des lunettes anciennes, une vieille pascalienne, de même qu'un davier, c'est-à-dire une paire de pinces pour arracher les dents. Ce davier a été fabriqué, vers 1870, en acier inoxydable, par un forgeron de Saint-Martin de Beauce; quand il n'y avait pas de médecin, c'était souvent le forgeron qui arrachait les dents avec des instruments de fortune. Le forgeron de Saint-Martin, fatigué d'utiliser des pinces droites, a réglé son problème en se fabriquant un beau davier en acier. Sur le divan qui servait de table d'examen se trouve un ancien appareil auditif très encombrant; la présence des sabots de bois s'explique par le fait que les chirurgiens opéraient autrefois en se chaussant avec des sabots: nous en ignorons la raison, mais c'est un fait confirmé par les anciennes religieuses de l'Hôpital Général de Québec.

En passant dans le corridor, nous pouvons regarder une collection de chaises québécoises: chaise-baril, chaise fabriquée avec des manches à balai, chaises à chevilles de bois, etc.



79. Bibliothèque-secrétaire en chêne

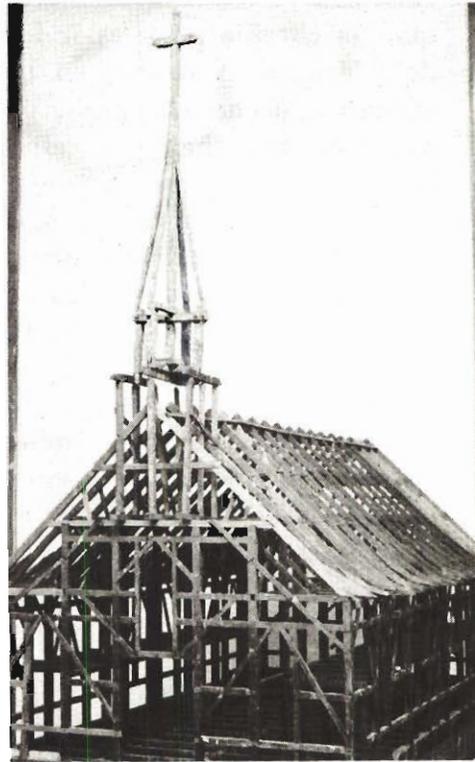


80. Machine à écrire
« Oliver » 1916

La pièce suivante contient de nombreux objets dont beaucoup sont exotiques. En haut, à gauche, ce sont des objets esquimaux : des pierres pour couper la glace et pour tanner le cuir, des petits ustensiles en ivoire, etc. La petite visière suspendue remplace les verres fumés, en protégeant les yeux contre les reflets du soleil sur la glace ou la neige. Au centre, nous reconnaissons l'art japonais : au premier plan, des souliers, un authentique sabre de samouraï, des petits coffres incrustés ; à l'arrière, des sandales en bois et des sandales en corde. En bas, une paire de souliers indochinois, une pipe à opium, des souliers pour chinois et pour chinoise, une coiffure pour enfant chinois ; au centre, un bonnet éthiopien et des coiffures africaines ; à remarquer la chéchia portée par les Arabes du nord de l'Afrique. À droite, en bas, des souvenirs africains : flèches, harpons, panier, natte, petit pagne et un authentique collier de sorcier. Sur la tablette du centre, ce sont des pièces indiennes : une collection de pipes, des mocassins, un bébé indien emmailloté, un manchon en peau d'ours pour les pieds, des gants perlés, un costume de chef en peau d'original, des mitaines en loup-marin et un petit manteau en peaux de lièvres. Au mur de gauche, des arcs, des flèches et des harpons venant des Indiens du Vénézuëla. La petite bombe en tôle a son histoire : c'est une boîte postale aérienne ; on la jetait d'un petit avion sur la côte nord et le facteur terrestre y prenaient les lettres qu'il allait distribuer le long de la côte. À droite, une magnifique peinture à



81. Buffet en frêne



82. Maquette: église
de Sainte-Hélène (1850)

l'aiguille : ce sont les fils de soie qui donnent les couleurs. Enfin, sur la vitrine, des paniers en écorce de bouleau et en lattes de bois, fabriqués par les Indiens.

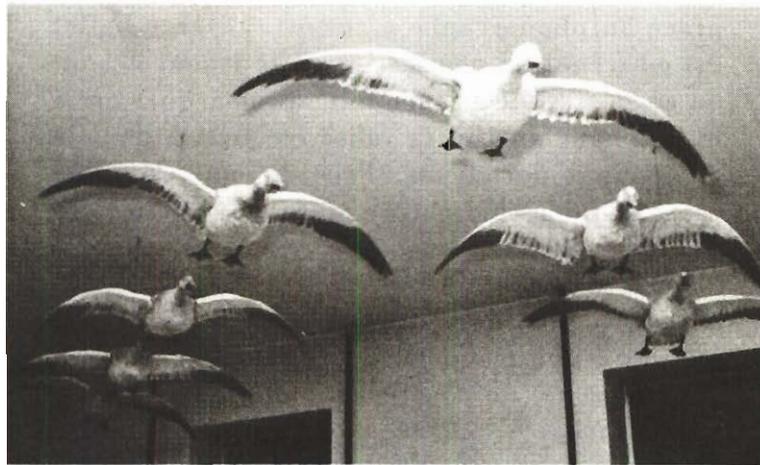
LE BUREAU DE NOTAIRE

Au point de vue ameublement, le notaire des années 1915 et suivantes n'a rien à envier au médecin de campagne. La bibliothèque secrétaire est en chêne massif; elle contient de très beaux livres comme la célèbre collection de droit de Pothier et une encyclopédie de 1780. Pour lire tout en se reposant, rien de mieux qu'un fauteuil Windsor, avec près de soi des articles de fumeur, sur la petite table de rotin. La machine à écrire est de marque Oliver 1916 et le meuble date des années vingt. Sur un lutrin roulant, un dictionnaire est à la disposition du tabellion. La musique peut agrémenter le travail, grâce au phonographe à ressort. Le gros buffet est en frêne: on peut écrire en se tenant debout ou en se servant du tabouret; à remarquer aussi le téléphone ancien, la valise recouverte de cuir et le sac à documents. Près du mur, la table est une table-chaise très ancienne et l'horloge date de 1885.

Dans le corridor, sur une table à panneaux, se trouve une maquette de 1850 qui représente la charpente de l'église de Sainte-Hélène de Kamouraska. À la suite, nous voyons un panier



84. Abbé René Tanguay,
naturaliste
(1894-1978)



85. Volée d'oies blanches



83. Lit-civière
(19^e siècle)

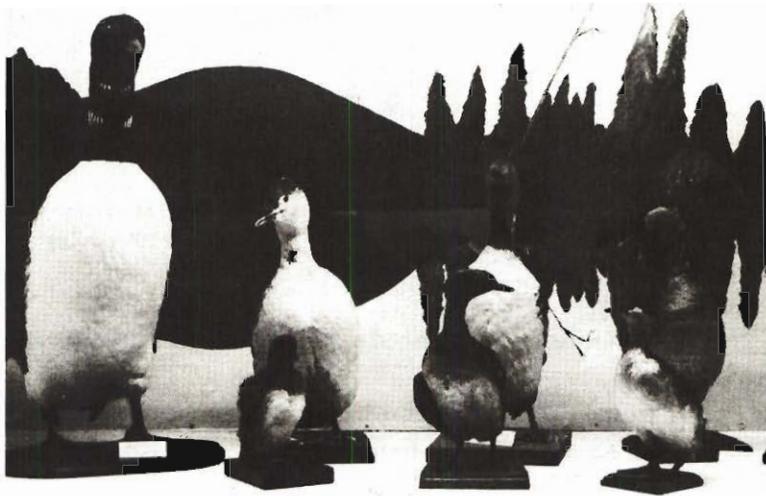
à provisions du début du siècle et un antique berceau, reposant sur un lit-civière.

Il nous reste à descendre un étage pour nous rendre au musée de sciences naturelles.

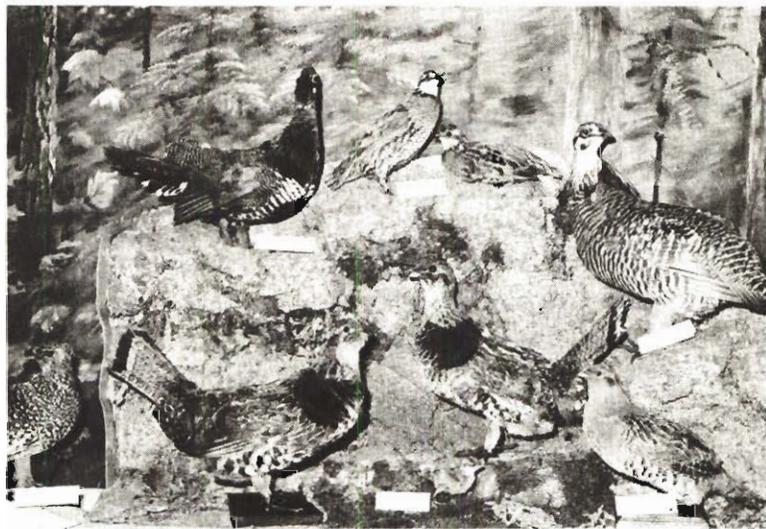
Deuxième étage

LES SCIENCES NATURELLES

En entrant dans la salle Tanguay, un regard circulaire nous permet de jeter un premier regard sur la magnifique collection de quatre cents oiseaux et de plus de deux cents espèces, dont la plupart se rencontrent au Québec. Pour les amateurs avertis, signalons quelques espèces rares: la tourte, le courlis esquimau, le cygne siffleur, le pigeon à tête blanche et la barge marbrée. Avant d'entreprendre la tournée, jetons un coup d'œil sur la belle volée d'oies blanches.



86. Huard et Grèbes



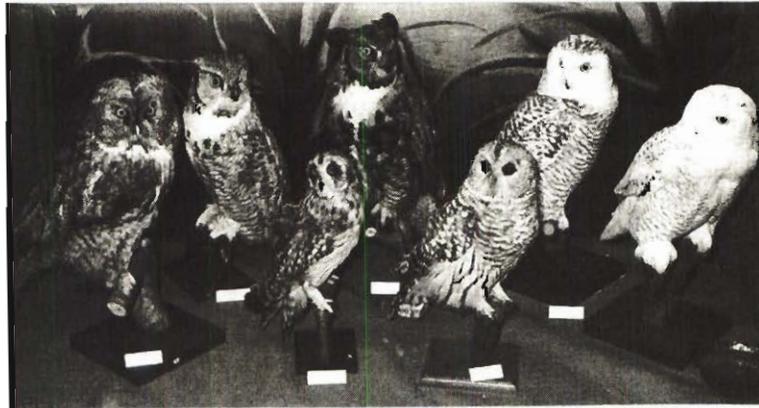
87. Perdrix par Chs-Eusèbe Dionne

Les spécimens placés dans les vitrines sont classés selon l'ordre du catalogue des *Oiseaux du Canada*. À gauche, en bas, nous voyons un très beau huard à collier et des grèbes, puis en élevant la vue, une aigrette blanche et un grand héron. Tout en haut, c'est une buse, de même que sur la vitrine d'en face; puis, à gauche de cette dernière, un magnifique aigle doré, naturalisé dans une pose bien naturelle. Revenons à la deuxième vitrine sur laquelle il y a un vautour et où se trouvent un grand héron bleu avec plumage du printemps ou nuptial, et des petits butors, puis en bas, un cormoran ordinaire et un cormoran à aigrettes, et deux fous de Bassan. Au centre, nous voyons un paon majestueux, un œuf d'autruche et un montage très délicat, un squelette de canard.

À la suite, en bas, un gros oiseau blanc, c'est le cygne siffleur, migrateur exceptionnel pour notre région: celui-ci a été pris à Roberval. Puis, dans l'ordre, l'outarde ou bernache du Canada, l'oie bleue, l'oie blanche que l'on peut voir sur les rives du fleuve, à l'automne et au printemps, l'oie à front blanc et la bernache cravant. Dans la partie supérieure des vitrines, nous avons une belle collection de canards. À remarquer que les couples sont placés bec à bec; il est très facile de reconnaître le sexe, car, il faut bien l'avouer, du moins chez les oiseaux, le mâle est souvent plus coloré et plus beau! Il faut prendre quelques moments pour admirer ces canards et leurs belles couleurs.



88. Goélands et mouette

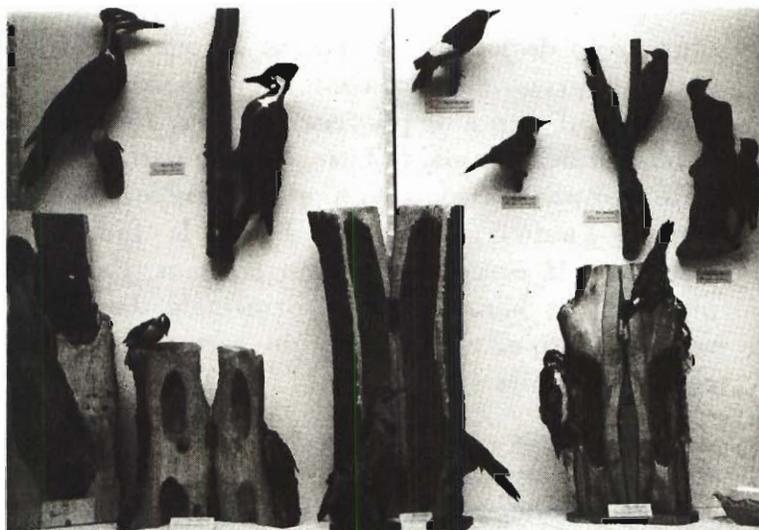


89. Hiboux et chouettes

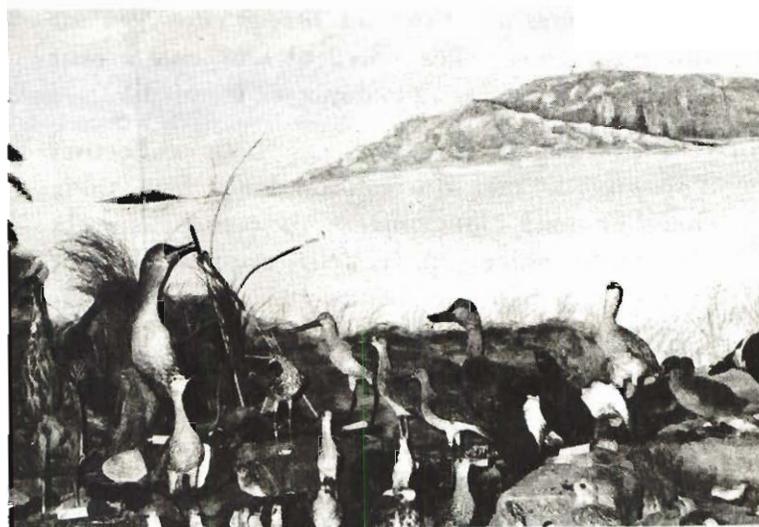
Ensuite, passons aux oiseaux de proie diurnes ou de jour. Quand nous voyons des oiseaux de proie, nous les confondons facilement; pourtant, il y en a de plusieurs espèces. En bas, le busard des marais, la buse, la buse pattue, la buse de Swanson; puis en haut, la buse à queue rousse, l'autour, l'épervier brun, le faucon émerillon, la crécerelle, et tout en haut, l'aigle pêcheur. La caractéristique principale des oiseaux de proie, c'est le bec qui permet de déchirer les proies.

La vitrine des perdrix nous présente un très beau montage réalisé par M. Charles-Eusèbe Dionne, célèbre taxidermiste, né dans la région et mort en 1925. Monsieur Dionne représente une sommité dans le domaine de l'ornithologie, même s'il fut un autodidacte, qui s'est formé par la lecture et l'observation directe de la nature. À remarquer que les perdrix regardent toujours de haut, et lorsqu'elles veulent voir en arrière, elles tournent leur cou à cent quatre-vingt degrés sans déplacer les pieds.

En bas, nous avons une belle collection d'oiseaux de mer qui ont de longs becs pour chercher leur nourriture. Au centre, sur la planchette noire, un courlis esquimau, dont l'espèce est disparue depuis 1927. La petite vitrine nous présente des pluviers et des tourne-pierre. Dans le coin, les lagopèdes des saules et les lagopèdes des rochers; ce sont des perdrix qui vivent dans le nord et qui descendent parfois au sud, dans l'Abitibi; à remarquer le du-



90. Percheurs et leurs nids



91. « Les Rasades »

vet qui recouvre même les griffes: elles sont habillées contre le froid. En bas, à gauche, le goéland à manteau noir, plus rare que le goéland argenté, à droite; en effet, nous voyons très souvent ce dernier au bord du fleuve, dans les haltes routières, et nous pouvons admirer son vol gracieux, comme celui du planeur. Il y a aussi les mouettes, dont la mouette blanche, qui elles aussi volent fort bien.

Les oiseaux de proie nocturnes occupent la vitrine suivante: à droite, un couple d'harfangs des neiges, un couple de grands ducs, puis la chouette cendrée, la chouette rayée et le hibou des marais. En haut, à gauche, l'effraie, le petit duc, les quatre petites nyctales, la nyctale boréale et le hibou à aigrettes longues. Sur la tablette, une tourterelle triste, une hirondelle des cheminées, appelée aussi ramoneur ou martinet, un pigeon à tête blanche, oiseau rare et protégé, et surtout le gracieux petit colibri ou oiseau-mouche, avec son nid pas plus gros qu'une tête de pipe.

Nous arrivons ensuite aux percheurs, les pics-bois, avec leurs nids creusés dans le bois à coups de becs. Qui n'a pas entendu les coups de becs répétés des pics-bois pour se creuser un nid ou chercher leur nourriture, en sortant du bois un ver ou un insecte. En bas, nous voyons la corneille, que nous pouvons comparer au corbeau beaucoup plus gros. Puis un geai bleu, à côté d'un geai gris; à droite, les ailes étendues, c'est la pie bavarde, et en arrière, des



92. Tourte
(espèce disparue en 1914)



93. Courlis esquimau
(espèce disparue en 1928)



94. Faisan argenté

grives. Sur la vitrine suivante, il y a un beau faisan argenté, élevé en captivité. En haut, au centre, ce sont les petites fauvelles, à gauche, les pinsons, à droite, les hirondelles, les chardonnerets, etc. À remarquer la petite fauvelle sur son nid et les pinsons naissants avec leur mère. En bas, ce sont des oiseaux assez familiers, les moineaux, les jaseurs, les étourneaux, les merles, les carouges, les gros-becs, les becs croisés, etc.

Arrêtons-nous maintenant devant la grande vitrine centrale, les Rasades. Ce sont des îles rocheuses, en face de Trois-Pistoles, un sanctuaire d'oiseaux migrants où il est strictement défendu de chasser. Nous sommes sur l'île aux Basques d'où nous apercevons les Rasades. Le montage comprend un grand héron, un couple de canards eiders, avec son nid, un eider remarquable, des guillemots noirs, des pluviers, puis quelques oiseaux de mer dont les noms apparaissent sur la liste de gauche. À remarquer en haut, les canards becs-scie, à droite dans la petite vitrine, un couple de tangaras écarlates, et de l'autre côté, un couple de merles bleus et de sittelles. Sur la table du centre, c'est la fameuse tourte, espèce disparue depuis 1914. C'est un pigeon voyageur qui autrefois foisonnait dans l'ouest américain et canadien, et un peu partout au Canada et dans le Québec. Quand une volée de tourtes s'abattait dans un champ de grain, c'était, paraît-il, comme une nuée de sauterelles et les grains étaient complè-



95. Cerf et glouton
(carcajou)

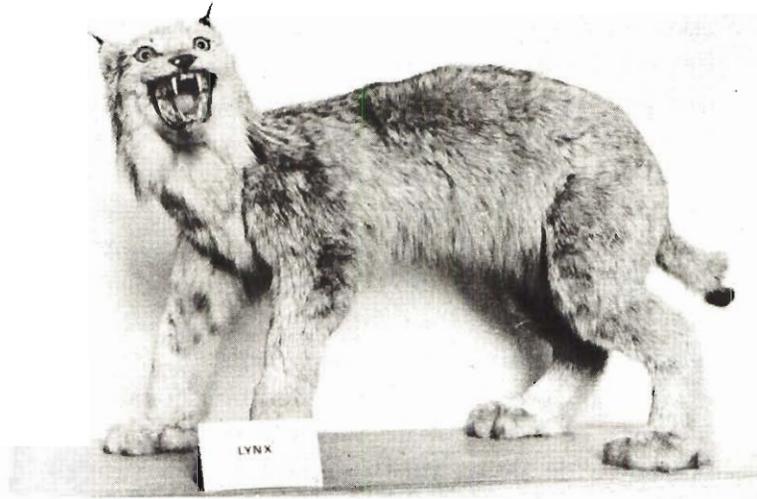


96. Bison (15 ans)

tement dévastés. On affirme qu'à une certaine époque, il y en aurait eu de trois à quatre milliards! C'était un fléau dont il fallait se défendre par tous les moyens. On organisait des battues et l'on assommait à coups de bâtons ces oiseaux devenus nuisibles à cause de leur trop grand nombre. Comme la chair était succulente, on en fabriquait des pâtés que l'on appelait des « tourtières ». Le nom est resté après la disparition des tourtes. Il est difficile d'expliquer l'extermination d'une espèce aussi répandue; on en a tant tué, que le nombre a diminué considérablement et une épidémie, peut-être le froid ou l'absence de nourriture pendant l'hiver, aurait fait disparaître les derniers spécimens. Quelques exemplaires seulement ont été naturalisés et nous avons l'avantage d'admirer l'un de ces rarissimes spécimens. Près de la sortie, un tableau permet d'identifier de nombreux oiseaux: il suffit de pointer un oiseau et de faire glisser l'autre pôle le long des vis métalliques: quand la lumière s'allume nous connaissons le nom recherché.

LES MAMMIFÈRES

Nous passons maintenant aux mammifères. Dans la pièce de gauche, ce sont les animaux qui viennent près des bâtiments de ferme: la marmotte ou « siffleux », les petits « suisses » ou tamias rayés, l'écureuil, le renard roux, le renard argenté, longtemps élevé en captivité, avec



97. Lynx



98. Castor brun

ses petits, dans la cage, le renard hybride, mélange du roux et de l'argenté, la mouffette ou «bête-puante», les belettes et, sur le toit, le lynx bai ou roux, appelé aussi «bob-cat».

De l'autre côté, ce sont les animaux de la forêt. Au premier plan, à gauche, c'est le lynx avec ses pattes puissantes; au fond, le loup des bois très bien naturalisé: à remarquer le plissement des lèvres; l'ours et l'ourson sont attirés par des nids de guêpes: ils sont friands de sucre et de miel. Le raton-laveur possède une fourrure appréciée: sa peau sert à fabriquer les manteaux de chat sauvage. Le cerf du Canada ou chevreuil porte sur son dos un carcajou ou glouton. Ce dernier a une très mauvaise réputation: il ne s'attaque qu'aux animaux les plus faibles; en effet, le glouton n'est pas très agile, surtout dans la neige; il grimpe sur une branche et se laisse choir sur le dos d'un chevreuil ou d'un orignal auquel il s'agrippe en plantant ses griffes, puis il le saigne. Il ne rejoint que les animaux les plus faibles et ainsi la nature assure son équilibre. Une affiche nous donne la description de cet animal faite par Michel Sarrasin, en 1704.

Dans la pièce suivante, à droite, ce sont les animaux qui vivent dans l'ouest du Canada. L'énorme bison ou «buffalo» est un gros mâle de quinze ans; c'est un mastodonte qu'il n'est sans doute pas bon de rencontrer dans une plaine. Le mouflon ou chèvre de montagne aime la haute voltige, car il vit dans les montagnes.



99. «Ouapiti»



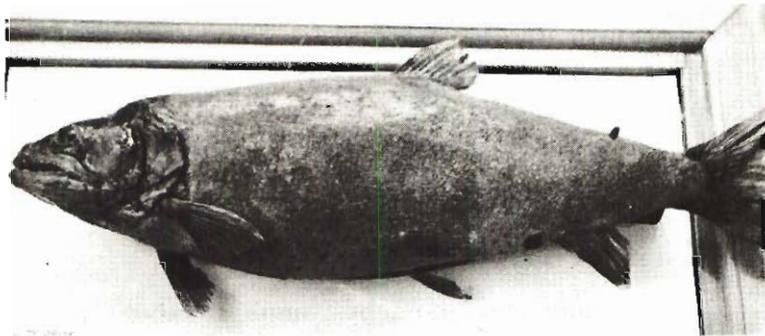
100. Écureuils (par Chs-Eusèbe Dionne)

La panthère d'Amérique possède une longue queue et des pattes puissantes qui lui permettent de faire des bonds prodigieux comme la panthère d'Afrique. On l'appelle aussi cougar, puma et « mountain lion » à cause de sa ressemblance frappante avec la lionne.

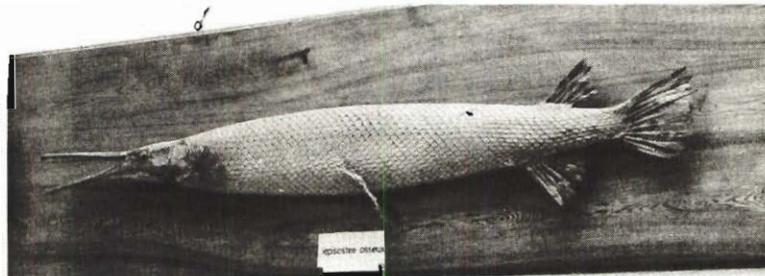
En face, nous voyons les principaux animaux qui vivent près d'un étang. À gauche, c'est un gros castor avec son petit ; au fond deux beaux visons s'amuse au bord d'une petite chute : tous connaissent la valeur des peaux de vison très recherchées pour faire des manteaux. Le rat musqué abonde en nos régions ; il possède lui aussi une fourrure soyeuse et appréciée. Un autre gros castor brun se trouve près du barrage : tous savent que le castor ronge les arbres, puis les dispose de façon à former des barrages importants. Au fond, c'est le porc-épic ; « qui s'y frotte s'y pique », dit-on, mais il est bon de savoir que sa chair est bonne et, paraît-il, peut se manger crue sans danger ; certains hommes égarés dans la forêt lui doivent la vie...

La salle des panaches nous présente de beaux spécimens : un caribou ordinaire, un caribou de Peary, un orignal avec son parement nuptial, un cerf du Canada ou « ouapiti », une tête de bison, un orignal de six ans et un autre de treize ans. Les « bois » de l'orignal sont un symbole de puissance alors que ceux du cerf représentent l'élégance. À chaque année, les bois des cervidés tombent et repoussent en l'espace d'un mois ou deux ; on ne retrouve pas de

bois intacts, car les petits rongeurs y puisent leur provision de calcium et ils sont à l'affût de cette manne annuelle. Dans la vitrine, nous voyons un boeuf musqué; cet animal vit dans le grand nord et il était, il y a quelques années, en voie de disparition parce qu'il est facile à tuer. Pour se défendre contre l'ours polaire, les mâles font un cercle pour entourer les petits et les femelles: ils attendent et ne foncent pas vers l'adversaire; c'est pourquoi, les chasseurs pouvaient tuer par plaisir des troupeaux entiers. Depuis que leur vie est protégée, les troupeaux se sont reconstitués: il y en aurait actuellement plus de dix mille.



101. Truite grise (39 pouces)



102. Lépisoste osseux

La vitrine contient des petits mammifères comme la musaraigne, des souris des bois et des champs, un mulot, une taupe et des belettes. Il faut nous arrêter devant le montage représentant les écureuils. Cette présentation est due à M. Charles-Eusèbe Dionne, dont nous avons parlé en regardant les perdrix. Excellent naturaliste, M. Dionne a représenté un groupe d'écureuils qui entendent du bruit: chacun prend une pose différente, que ce soient les écureuils roux, l'écureuil volant, le petit suisse ou l'écureuil gris. Ce dernier existe dans les régions de Montréal; l'écureuil noir a été ajouté au montage: il vit dans la région d'Ottawa. Il faut remarquer la forme des branches choisies avec grand soin par M. Dionne.

LES COQUILLAGES

Les coquillages, au nombre de plusieurs centaines, proviennent de différents pays; on peut admirer la variété des formes et des couleurs, surtout chez les gros coquillages et les coraux. Dans la première vitrine, à gauche, il y a trois mâchoires de requins et un poisson en forme de fer à cheval: à l'autre bout, il y a des oursins et des étoiles de mer. Aux murs, nous voyons des poissons naturalisés: un homard, des achigans, un lépisoste osseux, des «loups-marins», un bébé phoque, petit frère de ceux qui font verser des larmes à certains artistes en quête de publicité, une magnifique truite grise



103. Anciens fusils



104. Révolvers et pistolets

de trente-neuf pouces, une truite saumonée de vingt-deux pouces, une lamproie, avec sa gueule à ventouses, un poisson-scie et un poisson-épée. À droite, dans les vitrines, les pots contiennent des poissons et des batraciens conservés dans le formol. Enfin, au centre, une dent de narval, en ivoire; ce cétacé, d'une famille proche des dauphins, atteint une longueur d'environ quinze pieds; sa dent canine gauche peut atteindre trois mètres, la canine droite cinquante centimètres. Elles lui servent à chercher sa nourriture, mais s'il empale un poisson, il a de la difficulté à le décrocher. La grande dent en ivoire torsadé est très résistante. Il nous reste à visiter la salle des armes.

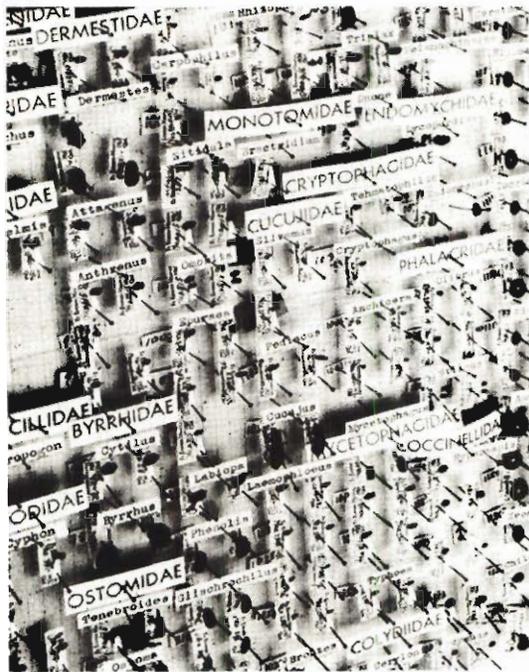
LES ARMES À FEU

La grande vitrine nous présente une collection de fusils et de carabines. Au centre, il y a deux carabines avec baïonnettes datant de la première guerre (1914-1918) et des fusils à capsules, que les gens appellent habituellement des fusils à «caps». À gauche et à droite, nous avons toute une variété de fusils à capsules, dont l'un à silex ou à pierre, et des carabines de différents calibres. Signalons, à gauche, le fusil du docteur Dussault, un des chefs de la rébellion de 1837-1838.

La collection de révolvers contient quelques pièces assez rares, par exemple un révolver à pierre (silex), quelques anciennes armes à man-



105. Missel d'autel (1734)



106. Insectes

ches de bois plutôt rustiques, un petit revolver à poignée d'ivoire, plusieurs revolvers à barillet de calibre 32, un Colt 44, le fameux revolver des films western, et un Lueger allemand : c'est une petite mitrailleuse dont le chargeur est placé dans la poignée ; c'est une arme redoutable malgré son petit format.

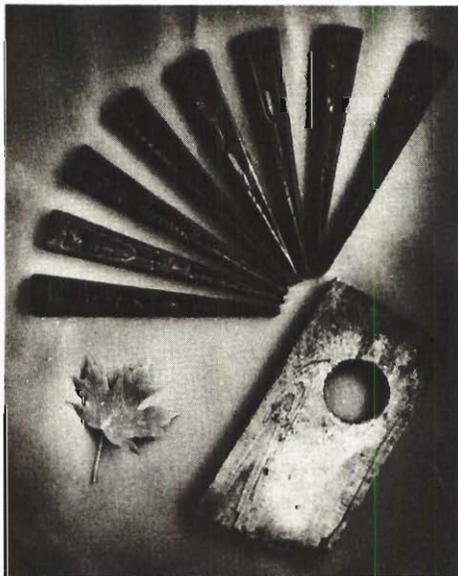
Près de la fenêtre, une vitrine contient le matériel et les outils servant à la fabrication des balles : douilles, poudre noire, plombs, « caps », bourre, etc. À côté, un casque prussien (1870), deux casques d'acier allemands (1914), un casque canadien (1914), une gourde, une gamelle et des baïonnettes. Une autre vitrine présente des grenades, des petites bombes, des poires à poudre, un sac à plombs, des cornes, etc. Le drapeau anglais a servi lors des funérailles de nombreux soldats (1914-1918). Le drapeau japonais était plié et cousu à l'intérieur de la chemise d'un soldat. À terre nous voyons un petit mortier de tranchée et une mitrailleuse fabriquée à Spandau (Berlin 1917).

Salle polyvalente

La dernière salle, l'une des plus importantes, est utilisée pour les expositions temporaires et itinérantes. La présentation est donc variable suivant la période de l'année. Généralement, nous recevons quatre expositions itinérantes : mai, juin, septembre et octobre ; pendant l'hi-



107. Entrée et réception



108. Moule à sucre

ver, on peut admirer une collection de plus de sept mille insectes et papillons tirée de notre collection permanente. Pendant la saison d'été, nous présentons des scènes rurales que nous avons dans notre collection permanente: dix-sept Rodolphe Duguay, dix reproductions de Massicotte, des lithogravures de Kaufman, des crayons de Feneteau et vingt-cinq photos d'animaux datant de 1867. En effet, ces magnifiques photos ont été présentées à l'exposition universelle de Paris, en 1867. Nous ajoutons des encyclopédies anciennes, comme *La maison rustique* de 1784, *Le traité et ménage des champs* d'Olivier De Serre, le premier écrivain scientifique français ayant traité d'agriculture.

La partie avant de la salle présente en permanence des objets religieux dont plusieurs sont remarquables: calice et burettes de 1906, missel d'autel de 1734, antiphonaire de 1716, confessionnal bien sculpté en châtaignier, montres, cannes, calottes de papes et de cardinaux, chapeau de Mgr de Saint-Vallier (1720), chapes, etc.

CONCLUSION

Avant de quitter le Musée François-Pilote, jetons un regard dans le hall d'entrée sur le portrait de Monsieur François Pilote, fondateur de la première école d'agriculture permanente au Canada (1859). Ce tableau a été peint par Ludger Ruelland en 1885.

Ainsi se termine notre visite au Musée François-Pilote; nous espérons que vous avez aimé le temps que vous avez passé avec nous. Ce n'est pas un musée où l'on va contempler des pièces rares; c'est un lieu de vie où les gens d'un certain âge revivent des souvenirs agréables de leur enfance et où les plus jeunes viennent apprendre comment vivaient nos ancêtres.

Si nous avons atteint ce but, nous sommes pleinement récompensés pour tous les efforts de bénévolat qui ont permis d'organiser ce musée et de le faire vivre... Revenez avec vos parents et vos amis.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Fig. 1	Plan du musée	4
Fig. 2	Abbé François Pilote	6
Fig. 3	Musée François-Pilote	6
Fig. 4	<i>Les sucres</i> par Edmond-J. Massicotte	9
Fig. 5	<i>Les sucres</i> par Cécile Grondin-Gamache .	10
Fig. 6	Les « cabanes »	10
Fig. 7	Chaudron	10
Fig. 8	Le « Champion » des années trente	12
Fig. 9	Cruche, jarre et tinette	13
Fig. 10	Équipe de hockey (Pont-Rouge 1910)	14
Fig. 11	« Tobogan » ou « tape-cul »	15
Fig. 12	Tracteur « Farmall » 1935, Chevrolet 1938	17
Fig. 13	« Concord » et parasol (vers 1900)	18
Fig. 14	« Boghei » (vers 1900)	18
Fig. 15	« Sleigh » de course	20
Fig. 16	« Traîne à bâtons »	20
Fig. 17	« Berline-barque » (1900)	22
Fig. 18	« Berline » traditionnelle (1940)	22
Fig. 19	Calèche à deux roues	24
Fig. 20	« Carriole » (19 ^e siècle)	24
Fig. 21	« Sciote à frame Saint Joseph »	26
Fig. 22	« Sciote à arc »	26
Fig. 23	« Godendard »	26
Fig. 24	Hache à équarrir	26
Fig. 25	« Formes » à chaussures	28
Fig. 26	Banc de sellier	28
Fig. 27	Outils de menuiserie	30
Fig. 28	Fer forgé	30
Fig. 29	Cuve, planche à laver et foulon	32
Fig. 30	Planche à repasser et « fers »	32
Fig. 31	Chaudière, « crèmeuse », moulin à beurre	34
Fig. 32	Tinettes et moules à beurre	34
Fig. 33	Instruments de lavage	36
Fig. 34	Le lait	36
Fig. 35	Récolte de la glace (vers 1875)	37

Fig. 36	Charrue à « rouelles »	38
Fig. 37	Scarificateur	38
Fig. 38	Trieur à patates	40
Fig. 39	Herse à « abatis »	40
Fig. 40	Faucheuse (19 ^e siècle)	42
Fig. 41	Râteau à foin (vers 1850)	42
Fig. 42	« Javeliers »	44
Fig. 43	Van et fléau	44
Fig. 44	« Horse power » (1899)	46
Fig. 45	« Batteuse à toile » (1895)	46
Fig. 46	Bluterie miniature (1900)	48
Fig. 47	Presse à jus de prunes (1875)	48
Fig. 48	Balance, « forces » et « peignes à carder »	50
Fig. 49	Petit métier à tisser	50
Fig. 50	Balance en fer forgé (Rivière-Ouelle)	52
Fig. 51	Moteur électrique (1895)	52
Fig. 52	Octant en acajou	56
Fig. 53	Sextant en cuivre	56
Fig. 54	Sphère armillaire (16 ^e siècle)	56
Fig. 55	Projecteur manuel, (35 mm 1921)	56
Fig. 56	Chambre à coucher bourgeoise	58
Fig. 57	Salon bourgeois	58
Fig. 58	Salle à dîner bourgeoise	60
Fig. 59	École rurale (1900)	60
Fig. 60	Salon rural (1900)	62
Fig. 61	Chambre des garçons (1900)	62
Fig. 62	Chambre des filles (1900)	64
Fig. 63	Chambre des parents (1900)	64
Fig. 64	Salle à dîner (1900)	66
Fig. 65	Cuisine rurale (1900)	66
Fig. 66	Chaise berceuse	68
Fig. 67	Chaise berceuse	68
Fig. 68	Comptoir du marchand général	68
Fig. 69	Planche à poisson et tasse à moustache	70
Fig. 70	Terrines de Joubert et de Dion	70
Fig. 71	Petites lanternes	72
Fig. 72	Lampes à l'huile	72

Fig. 73	Caméra en bois	74
Fig. 74	Brownie 120 (1906, 1916 et 1935)	74
Fig. 75	Appareil à rayons X (1917), chaise roulante	76
Fig. 76	Pupitre en noyer (1882)	76
Fig. 77	Chaise-baril, chaise en manches de balais	78
Fig. 78	Objets indiens	78
Fig. 79	Bibliothèque-secrétaire en chêne	80
Fig. 80	Machine à écrire « Oliver » 1916	80
Fig. 81	Buffet en frêne	81
Fig. 82	Maquette: église de Sainte-Hélène (1850) .	82
Fig. 83	Lit-civière (19 ^e siècle)	85
Fig. 84	Abbé René Tanguay, naturaliste (1894-1978)	84
Fig. 85	Volée d'oies blanches	84
Fig. 86	Huard et grèbes	86
Fig. 87	Perdrix par Chs-Eusèbe Dionne	86
Fig. 88	Goélands et mouette	88
Fig. 89	Hiboux et chouettes	88
Fig. 90	Percheurs et leurs nids	90
Fig. 91	« Les Rasades »	90
Fig. 92	Tourte (espèce disparue en 1914)	92
Fig. 93	Courlis (espèce disparue en 1928)	92
Fig. 94	Faisan argenté	92
Fig. 95	Cerf et glouton (carcajou)	94
Fig. 96	Bison (15 ans)	94
Fig. 97	Lynx	96
Fig. 98	Castor brun	96
Fig. 99	« Ouapiti »	98
Fig. 100	Écureuils par Chs-Eusèbe Dionne	98
Fig. 101	Truite grise (39 pouces)	100
Fig. 102	Lépisoste osseux	100
Fig. 103	Anciens fusils	102
Fig. 104	Revolvers et pistolets	102
Fig. 105	Missel d'autel (1734)	104
Fig. 106	Insectes	104
Fig. 107	Entrée et réception	106
Fig. 108	Moule à sucre	106

Les photographies sont de l'abbé Jean-Baptiste Ouellet
du Collège de Sainte-Anne de La Pocatière.

INDEX GÉNÉRAL

- Ardoise 63
Automobile 16, 17, 19
Avoyeur 27
Balai 33, 35, 78, 79
Balance 50, 51, 52, 54
Baquet 7
Baratte 37
Bardeau 27
« Batterie » 45
Batteuse 46, 49
Bergère 61
« Berline » 22, 23, 24
Bicyclette 14
Bidon 35
Blonde 19
Bluterie 48, 49
« Boghei » 18, 19
Boîte à beurre 34
Bombardier 24
« Boucherie » 35
« Bouilleuse » 9
Bouvet 29
Brai 29
Bride 21
Broche 11
Brochettes 29
« Cabane à sucre » 8, 9, 11
Cadenas 31
Calèche 24, 25
Camera 74
Canotier 65
« Caouette » 15
« Carriole » 24, 25
Casserole « plate » 9
« Cassot d'écorce » 7
« Catalogne » 53
Cèdre 27
« Cerceau » 23
Chalumeau 7, 8
« Champion » 11
Charrue 38, 39, 41
Chaudière 8, 11, 34, 35
Chaudron 8
Chaussures 28, 29
Chiffonnier 65, 71
Ciseau 31, 51
Claquoir 63
Clochettes 21
Clous 31
« Coffre d'espoir » 65
« Coin » 7
Collier 31, 79
« Concord » 18, 19
Cordonnier 29
« Couenne de lard » 11
« Couloir » 35
Courlis 85, 89, 92
Coutre 39
« Crémeuse » 34, 35
Crible 49
Cric 16
Crochet 31
Cruche 13
« Cruchothèque » 13
Cuir 28, 29
Cuve 32, 33
Davier 79
« Dépotoir » 27
Dévidoir 51
Doucine 29

Dresseoir 61
 Écrémeuse 35
 Écureuil 11, 12
 Éolienne 53
 Épuisette 9, 11
 Esse 31
 Essoreuse 35
 « Établi » 69
 Étau 29, 69
 « Express » 16
 Fanal 11
 Faucheuse 42, 43
 Faucille 44, 45
 Faux 43, 45, 71
 Fer à castrer 31
 Fer à repasser 32, 33, 71
 Fer à souder 11
 Fer forgé 30, 31
 Foin 43
 « Forces » 50, 51
 Foulon 32, 33, 35
 Fourche 31
 Foyer 9
 Frêne 27, 82, 83
 Galère 29
 Gerbe 45
 Glace 37
 Glacière 31
 « Godendard » 26, 27, 31
 Godet 51
 Gond 31
 « Goudrille » 7
 Gouge 8
 « Goutterelle » 7
 « Graineuse » 41
 Grange 43, 45
 Griegoff 21
 Guillaume 29
 Hache 26, 27
 Harnais 21, 29, 41
 « Haspard » 47
 Herse 40, 41, 43
 Hockey 14
 « Horse-power » 46, 47, 49
 Incubateur 49
 « Jack » 15
 Jarre 13
 « Javeuse » 45
 « Javelier » 44, 45
 Javelle 45
 Joug 41
 « Jumpseat » 19
 Lait 35, 36
 Lampe 72, 75
 Lanterne 72, 75, 77
 Lavage 33, 36
 Laveuse 33
 Layette 59
 Ligneul 29
 Machine à écrire 80
 Maillet 29
 Manège 47
 Manne 16
 « Matinée » 59, 71
 Mèche 8
 « Mémoires » 21
 Menuiserie 29, 30
 Métier 50, 53
 « Moissonneuse » 47
 Moteur 51, 52, 54, 55
 « Moulange » 49
 Moule à beurre 37
 Moule à sucre 11, 12
 Moulin à beurre 34, 35
 Moulin à carder 51
 Moulin à coudre 29, 67

Navette 51
 Ombrelle 59
 Orme 27
 « Paillasse » 67
 Parapluie 19, 65
 Pare-neige 23, 25
 « Pas-de-loup » 59
 Patate 41
 Patins 14, 16, 24, 25
 Peignes à carder 50, 51
 Pelle à cendres 11
 Phonographe 77
 Physique 53
 « Pied-de-roi » 29
 « Piétineuse » 47
 Pilon 37
 « Piloteux » 47
 Pin 27
 Pince 27, 33, 77
 « Planche à laver » 32, 33
 « Planche à repasser » 32
 Plane 27
 Poinçon 31
 Pompe à eau 11
 « Pot de chambre » 65
 Potence 8
 Presse à jus 48, 49
 « Prince-Albert » 57
 Projecteur 56, 57
 « Quart » 16
 « Quartier de bois » 8
 Quenouille 25, 69
 Rabot 29
 « Rang » 23
 Raquettes 11
 Râteau 42, 43
 Râtelier 45
 Réservoir 9, 11, 33, 35
 « Rencontre » 22
 Ridelles 49
 Robinet 9, 35
 Rouet 51
 « Rubbertaille » 19
 Sabot 16
 Sacrificateur 38, 41
 Scie 27, 29, 71
 « Sciote » 26, 27
 Seau 8
 Sellier 28, 29
 Semoir 43
 Serre chaude 43
 Silo 43
 Siphon 11
 Sirop 8, 9, 11
 Skis 15
 « Sleigh » 20, 21
 « Slide » 15
 Soc 39
 Soulier 16
 « Span » 24
 Sphère armillaire 55, 56, 57
 Sucre d'érable 8, 11
 « Sucrier » 12
 « Surrey » 19, 21
 Tabac 31, 65
 « Tape-cul » 15
 Tapis à « langues » 65
 Tarare 49
 Tarière 29
 « Tasserie » 45
 Terrine 70, 71, 73
 Tinette 13, 34, 37
 « Tire d'érable » 8, 11
 « Tobogan » 15
 Tonne 16
 Tonneau 8, 11

« Tourmaline » 71
Tournée 11
Tournette 51
Tourte 85, 92, 93
Tracteur 16, 17, 51
Traîne 8, 23
« Traîne à bâtons » 20, 23
Trame 51
« Tribart » 31
Trieur 49
Trieur à patates 40, 41
Truelle 31
Trusquin 29
Van 44, 45, 47
« Vanité » 57, 67
Varlope 29
« Vastringue » 29
Vélocipède 14
Versoir 39
Vilebrequin 8
Volute 25

TABLE DES MATIÈRES

Plan du musée	4
Présentation	5
<i>Premier étage :</i>	
Histoire des « sucres »	7
La « cruchothèque »	13
Les sports	14
Le transport à la campagne	16
Essences forestières et métiers	27
Le lavage et le lait	33
Les instruments aratoires	39
La laine et le lin	51
<i>Troisième étage :</i>	
Les instruments de physique	53
Les pièces bourgeoises	57
L'école et la maison rurales	63
Le marchand général	71
L'argenterie	73
L'éclairage et la photographie	73
Le médecin et le notaire	77
<i>Deuxième étage :</i>	
Les oiseaux	85
Les mammifères	95
Les coquillages	101
Les armes à feu	103
Conclusion	108
Table des illustrations	109
Index	112

